

# LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT :  
\$2.00 PAR ANNEE.

MARS 1894

ADMINISTRATION :  
63 RUE ST. GABRIEL.

## SOMMAIRE

LETRE AU "COIN DU FEU" . . . . .	Jules Simon.	ICI ET LA, . . . . .	***
TRAVERS SOCIAUX (Insociabilité), . . .	Marie Vieuxtemps.	LA NOURRITURE DES ENFANTS, . . . .	Le Docteur.
LES REFORMES MUNICIPALES, . . . . .	Jacqueline.	LA MODE, . . . . .	***
LES CONFERENCES DU VENDREDI A N. D., . .	Marie.	LE CONSEIL NATIONAL DES FEMMES, CONCERTS	
CONSEILS DE LA MERE GROGNON, . . . . .	***	ET THEATRES, . . . . .	Métore.
LOCUTIONS VICIEUSES, . . . . .	***	MUSCADIN DANS LE MONDE, . . . . .	Muscadin.
LE COURS D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE DE		CUISINE, . . . . .	Tourne-Broche.
MELLE GALLIMARD, . . . . .	***	VIEUX SAXE, . . . . .	Emile Pouvillon.
HYGIENE, . . . . .	***	LETRES D'UNE MARRAINE, . . . . .	Em. Raymond.
SAVOIR-VIVRE, . . . . .	***	LA PAGE DES ENFANTS, . . . . .	***

## Lettre de M. Jules Simon

*Sénateur, Membre de l'Académie Française*

ET SON OPINION SUR LE SUFFRAGE FEMININ

Je sais qu'il est inutile de présenter aux lectrices du COIN DU FEU notre illustre correspondant. Les canadiennes-françaises connaissent de longue date M. Jules Simon. Elles admirent et aiment en lui le bienfaiteur de l'enfance, le zélé et puissant protecteur de l'ouvrière, le grand moraliste qui dans sa patrie a été depuis quelques années l'inspirateur et le promoteur de toutes les lois tendant à l'avancement moral et matériel des familles d'artisans. La femme du Canada est reconnaissante à ce sage du bien fait à ses sœurs françaises; son cœur a été touché de voir le philosophe dont s'enorgueillit la France, consacrer ses lumières à l'amélioration du sort de la mère de famille, de la jeune fille et des petits enfants que la pauvreté, de concert avec une législation défectueuse, dispersaient dans les ateliers, surmenaient de travail, ou abandonnaient sans surveillance et des heures entières dans la rue.

Au nom des canadiennes françaises, le COIN DU FEU offre au maître vénérable l'expression d'une sympathique gratitude pour son dévouement à l'égard de nos congénères infortunées. Qu'il veuille accepter aussi nos chaleureux remerciements pour l'honneur qu'il nous fait aujourd'hui en mettant sa plume à notre service. Cette plume vaillante et généreuse, qui ne s'est jamais reposée depuis plus

de soixante ans, fait encore dans sa verte vieillesse les délices des lecteurs français. Depuis plusieurs années déjà elle n'est plus que l'auxiliaire de la haute philanthropie du maître. Comme les spirituelles et douces aïeules, elle nous raconte avec l'accent de la bienveillance les souvenirs d'une vie illustre et féconde. A l'exemple de Saint Jean approchant du terme de sa carrière, elle ne cesse de prêcher sous toutes les formes la divine doctrine: "Aimez-vous les uns les autres." C'est par ce côté captivant que nous la connaissons. Assez volontiers nous restons étrangères aux luttes des retentissantes jeunesses au sujet desquelles nous aurions chance de nous trouver avec le disciple de Cousin en opposition de sentiments. Ne quittons pas le terrain de conciliation où notre vénérable ami s'est depuis longtemps renfermé; qu'il reçoive de "l'autre bout de l'océan" le témoignage de notre sincère et affectueuse admiration.

*A Madame Dandurand, Directrice du COIN DU FEU.*

SENAT, PARIS, 1<sup>er</sup> Février 1894.

MADAME,

Vous m'appelez de l'autre bout de l'Océan à donner mon avis sur un pays qui a été autrefois la Nouvelle France. Mon avis est que vous avez

subi un changement politique, mais qu'on ne change pas de cœur comme de drapeau. Permettez moi de vous dire très confidentiellement que je suis le plus impartial des hommes. Je suis plein d'admiration pour l'Angleterre. C'est un très noble pays, qui a une très belle histoire, et l'on peut être fier de lui appartenir. Il peut m'être permis de préférer la France, et de dire tout simplement qu'elle est encore plus à mon gré. Il y a dans nos cœurs une facilité décente, et dans notre langue une grâce mêlée de noblesse qu'on chercherait vainement ailleurs.

On peut me dire qu'il y a deux Frances : la vieille, qui avait bien des abus, mais qui était bien aimable ; la seconde, qui a corrigé un peu vertement ces abus là, mais qui ne cesse de les remplacer par d'autres. Il faut un peu mettre des lunettes pour s'apercevoir que les deux Frances, celle du passé et celle de l'avenir, qui ont l'air de se tourner le dos, sont la même France.

Et vous, que pouvez-vous être, Canada ? Vous êtes la politique de l'avenir et la civilisation du passé. Ce que j'aime en vous, c'est que vous me rappelez la langue et les mœurs de nos grands pères. Vous êtes archaïques sans le savoir. Il y a toute une partie de notre gloire nationale dont vous êtes les gardiens, des mots et des tournures de phrases dont vous êtes les héritiers. Je vous demande en grâce d'avoir promptement un écrivain de génie pour qu'il nous parle au XX<sup>e</sup> siècle la langue de Corneille ou de Descartes.

Quant à la langue de Sévigné, madame, nos dames françaises et canadiennes n'en ont jamais perdu le secret.

*Julia Simon*

#### LA FEMME ÉLECTEUR.

Quelques femmes — accompagnées de quelques hommes, un peu déclassés dans un camp et dans l'autre — se sont mises à réclamer l'égalité de fonctions et de droits pour les deux sexes. Entendez bien qu'elles ne demandent pas à porter les armes, malgré l'exemple des Amazones, ni à frapper sur l'enclume ; elles reconnaissent qu'elles sont inférieures en force physique, mais elles se prétendent égales en force intellectuelle, égales ou supérieures en valeur morale. La nature ne les a pas faites pour forger ; mais elles soutiennent qu'elles peuvent

administrer et gouverner aussi bien que nous, et remplir aussi bien que nous toutes les fonctions qui dépendent du jugement. Si nous accaparons ces fonctions pour nous seuls, c'est par un abus de la force et en violation de la justice. Cet abus a des suites fâcheuses, non seulement pour les déposées, mais pour la société entière, qui se prive à plaisir d'une grande moitié des forces intellectuelles dont elle pourrait disposer. Il ne faut pas dire que les hommes ayant la charge de la défense et de la production ont droit, comme conséquence, à la possession de l'autorité, puisque les femmes peuvent invoquer la maternité, qui est une compensation plus que suffisante.

Je n'ai pas dessein de discuter ces assertions et ces prétentions, dont l'immense majorité des femmes ne fait que sourire. Je les repousse en bloc ; j'en retiens quelque chose dans le détail. En d'autres termes, je crois qu'on ne ferait pas une belle affaire en établissant l'égalité civile et politique des citoyennes et des citoyens ; mais je crois qu'il y aurait lieu de faire avec prudence, et après une étude attentive des faits, d'assez importantes réformes.

D'abord, le point dont on part, c'est-à-dire l'égalité de force intellectuelle, est à discuter. Qu'entend-on par l'égalité ? Si c'est équivalence, je ne conteste pas ; je n'ai pas besoin de traiter la question ; elle est en dehors de mon sujet. Si c'est identité, l'erreur est grossière ; les deux sexes diffèrent autant par l'esprit que par le corps. Ni les goûts, ni les aptitudes ne sont les mêmes. Ces différences viennent de la nature ; les habitudes et l'éducation y entrent pour peu de chose. Il suffit pour s'en convaincre de donner à un garçon l'éducation d'une fille ou à une fille l'éducation d'un garçon. On n'aboutira qu'à faire un être révolté ou dégradé.

C'est toujours à ce résultat que doivent s'attendre ceux qui, tout en croyant ne protester que contre les lois et les usages, s'insurgent en réalité contre la nature. La femme qu'ils auront affranchie de l'autorité de son mari, et introduite dans la vie publique, ne sera certainement plus une femme, et n'arrivera jamais à être un homme.

On cite des femmes qui administrent avec supériorité un fonds de commerce ; d'autres qui ont

régné avec éclat. Mais en quel petit nombre pour ces dernières ! Encore n'est-il pas prouvé qu'elles aient gouverné par elles-mêmes. Les commerçantes, c'est une autre affaire. Il y a deux choses distinctes : le génie commercial, l'esprit d'entreprise essentiellement masculin, et l'économie domestique, qui répond parfaitement aux aptitudes des femmes. Loin de vouloir restreindre leurs droits dans la direction des fortunes privées, je suis d'avis qu'il y a lieu de les augmenter. Mais il n'y a ni raison ni prétexte pour leur faire le triste cadeau des droits politiques. Elles le sentent bien ; elles savent ce qu'elles perdraient en honneur et en dignité à sortir de leurs maisons pour aller dans les réunions publiques proférer et subir des injures et des calomnies. On les traiterait en collègues, qu'elles ne s'y trompent pas ; et comme elles ont l'esprit mordant, et se laissent facilement emporter par la colère, leurs maris, car elles ne pousseraient pas l'imitation jusqu'à se battre elles-mêmes, auraient une existence par trop militante.

Elles pensent, avec raison, que la plupart des hommes politiques n'entendent pas grand'chose à la politique ; mais elles sentent parfaitement qu'elles n'y entendent rien du tout. Cela tient en partie à ce qu'elles n'y ont jamais réfléchi ; elles n'y pensent pas plus qu'à l'escrime, dont elles n'useront jamais ; elles ne connaissent la politique que par les douleurs qu'elle leur cause. Mais quand elles l'étudieraient, elles s'apercevraient bien vite qu'elles s'aventurent dans un pays où elles ne sont pas appelées à faire de belles découvertes. Aucune loi, que je sache, ne leur interdit d'écrire sur la politique, et pourtant je ne vois guère que madame de Staël qui ait pris place parmi les penseurs ; encore sa politique est-elle surtout de la philosophie.

Pour la philosophie, mon opinion est bien différente. Je vais étonner peut-être nos contemporains : les femmes aiment la philosophie, elles y réussissent ; c'est-à-dire elles réussissent à la comprendre, plutôt qu'à la juger. Elles ont l'esprit plus subtil que nous. Tous les confesseurs (la théologie est de la philosophie) comprendront et approuveront ce que je dis là. Sainte Thérèse, Héloïse, madame Guyon, pour citer les plus glo-

rieuses, sont des philosophes mystiques d'une grande et étrange habileté. De celles-là mêmes on peut dire que si elles comprennent tout, elles n'inventent rien. Il en est de même de la musique : les virtuoses de premier ordre abondent parmi les femmes ; c'est à peine si elles comptent quelques compositeurs de second et de troisième ordre. Le même phénomène se produit au théâtre : elles produisent des actrices incomparables, et tout au plus, de siècle en siècle, une jolie petite pièce à laquelle un collaborateur a mis la main.

Elles excellent dans le genre épistolaire. Il n'y a pas besoin de citer madame de Sévigné ; nous savons tous, par une expérience journalière, comment une femme d'esprit tourne une lettre. Voici une observation qui résume tout : elles n'ont pas produit un seul historien, et elles nous égalent, si elles ne nous battent pas, dans le roman.

Je ne suis pas pour les nouveautés en matière de femmes. Je crois même qu'au moment où nous sommes, le vrai et souhaitable progrès consisterait à rétrograder. Je rêve une société où les femmes seraient maîtresses dans leur intérieur, et ne paraîtraient dans les affaires publiques que par l'intermédiaire de leurs pères et de leurs maris. Je leur donnerais une action prépondérante sur les mœurs, et je ne leur en donnerais aucune sur la confection des lois. Je reviendrais à la vieille morale de nos pères qui ne traitaient les femmes ni en collègues ni en camarades ; qui les traitaient un peu en divinité ; qui aimaient à se sacrifier pour elles, et à ne pas leur obéir. Je les ferais intervenir dans l'éducation beaucoup plus qu'elles ne le font aujourd'hui, et je ferais durer l'éducation longtemps après l'émancipation. Je crois que, si nous sommes encore un grand peuple, un peuple respectable, malgré la réputation que cherchent à nous faire nos ennemis, c'est à nos femmes que nous le devons. Elles ont un grand sentiment de l'honneur et de la droiture. Elles ont, pour la plupart, une croyance religieuse, que nous n'avons plus. Je repousse leur domination ; mais j'appelle leur influence.

*Jules Simon.*

# Travers Sociaux

XIII.

## Insociabilité.

“ Le ciel a formé l'homme animal sociable. ” — VOLTAIRE.

“ Le perfectionnement de l'homme est lié à la sociabilité. ” — PONTALIS.

“ L'homme sociable est l'homme par excellence. ” — DE BONALD.

Sur les programmes des concerts anglais vous avez pu lire souvent en regard de l'un des articles : — *by special request*. Cette expression m'intrigue toujours, car enfin je me demande quel peut être ce particulier qui s'arroge le droit de réclamer au nom du public telle romance ou tel morceau de musique de son choix. Et je ne trouve pas.

Avec plus de raison probablement j'aurais pu faire suivre mon titre *Insociabilité*, de cette formule : *A la prière d'un grand nombre*. Je cède en effet aux instances de plusieurs femmes de notre meilleur monde en abordant aujourd'hui un sujet que j'avais écarté à dessein, sachant combien il est périlleux de s'attaquer directement à un élément distinct de la société.

Car en fait, les reproches qu'on se voit forcé de décerner sur le défaut de sociabilité — cette plaie des classes élevées de notre pays — ne s'adressent pas aux femmes, modèles de politesse et d'assiduité sous ce rapport.

Il me faudra donc, malgré toute l'estime que je professe à certains égards pour nos amis les hommes, dire tout le mal que je pense de leur incivilité et de leur impardonnable négligence des devoirs sociaux les plus élémentaires.

Si ce vice masculin n'exerçait sur nos mœurs la plus détestable influence, on pourrait à la rigueur étendre jusqu'à lui le voile de mansuétude tissé par la bonté des femmes pour couvrir ce que les anglais appellent d'un mot pittoresque *the shortcomings*, les faiblesses du sexe opposé. Le silence est à peine permis devant la décadence et la désagrégation sociales qu'on déplore partout et dont sa conduite est le principal agent.

J'ai conservé depuis quelques mois le jugement d'un grand journal anglais de cette ville, sur la jeunesse masculine de sa nationalité. Je crois l'occasion bonne de le transcrire ici, parce que du même coup il donnera à réfléchir aux anglomanes et m'enlèvera le dangereux honneur d'avoir en cette affaire attaché le grelot. Voici l'écrit dans toute sa franchise britannique (j'allais dire brutale) :

“ Il n'y a vraisemblablement pas dans le monde de pays où les bonnes manières soient si peu cultivées parmi les jeunes gens que dans le nôtre. Le 'noble sauvage' lui-même a une certaine teinte de courtoisie qui semble manquer totalement au naturel anglo-saxon. Ce dernier cependant est susceptible d'un haut degré de raffinement, mais ce phénomène est caractéristique des objets très durs à polir. ”

“ Sa tendance naturelle est une farouche indépendance qui, réprimée par le frein des convenances sociales se revêt, comme d'un placage, des apparences de la servilité. ”

“ Si notre race, continue l'écrivain impitoyable, possède la moindre délicatesse native, nous tenons cet héritage du côté celtique de notre ascendance. ”

(Voilà qui est particulièrement flatteur pour nous, puisque ces celtes dont l'auteur se réclame sont nos propres ancêtres.)

“ Mais, ajoute-t-il, il y a une tendance de la démocratie vers la rusticité. Le parisien d'aujourd'hui est un homme déjà beaucoup moins policé que son père. Il est même en arrière du canadien-français qui a conservé plus fidèlement la tradition des bonnes manières régnant en France à l'époque de la fondation de cette colonie, et à qui l'on enseigne encore la politesse quoiqu'avec moins de succès qu'auparavant, alors qu'un mauvais contact n'avait pas encore perverti ses façons courtoises. ”

(Le critique ici n'est guère aimable pour ses congénères en leur attribuant la responsabilité de notre décadence.)

“ Quoiqu'il en soit, conclut-il, le penchant de la génération nouvelle à la négligence pour ce qui s'agit de l'honnêteté et de la correction du langage ne rencontre que peu ou point d'obstacle. Et la jeunesse affiche des airs prétentieux qui ont l'air de dire à tous ceux qu'elle aborde : *Monsieur, je vauz autant que vous*. ”

Voilà le modèle, peint par lui-même, que certains de nos compatriotes croient avantageux de copier. Pour ceux qui se complaisent ainsi dans une basse et servile imitation, les anglais ont inventé un mot : *flunkeys*, dont en français *singeurs*

ou *moutons de Panurge* ne sont que de pâles synonymes. Thackeray, le Juvenal anglais, a écrit une de ses plus amusantes satires sur le *flunkeyism*.

Je ne m'arrêterai pas à vérifier l'assertion de notre très modeste confrère anglais sur la cause de la corruption de nos habitudes.

Qu'elle soit ou non due à une fréquentation pernicieuse (*evil communications*), peu importe au fond. Bornons nous à dénoncer cet oubli de tout savoir-vivre qu'on voit aujourd'hui s'étaler dans nos salons et le mépris des convenances affecté par le sexe fort qui semble trouver indigne d'un homme sérieux d'être poli. Reconnaître son erreur c'est déjà avoir fait un grand pas. Et justement l'aveuglement de ces messieurs, la sérénité de leur conscience ignorant le remords, la certitude qu'ils ont d'être corrects, sont les premiers obstacles à vaincre pour arriver à une amélioration. N'a-t-on pas vu un jour certain blanc bec, n'ayant pour toute autorité, comme dit l'autre, que "de l'audace, une redingote et des relations," venir statuer que les hommes avaient accompli tous leurs devoirs sociaux quand une fois ils avaient prié leur femme de déposer une carte pour eux chez les gens qu'elle visite ?

Les cartes, en vérité, les maris en abusent. J'imagine que leur vanité nous saura gré de le leur reprocher. Oui, messieurs ; ces petits cartons ayant la prétention de vous représenter, qui emplissent nos corbeilles, ne réussiront jamais à nous consoler de votre absence ni à excuser votre négligence.

Quelles bonnes raisons donnez-vous en somme pour vous soustraire ainsi à toute espèce d'obligations ? Que le temps vous manque ... Que vos nombreuses occupations ... etc. Ah tenez, vous me feriez mourir de rire avec vos occupations. Comme si nous ne connaissions pas nos rivaux ! Comme si les clubs chômaient un seul jour, et que les plus imposants, les plus terriblement graves d'entre vous ne sacrifiaient pas, plus d'une fois la semaine, une petite heure au plaisir d'échanger avec quelques amis la "cerise" de la confraternité ou le *Tom and Jerry* de la bonne camaraderie.

Si vous utilisiez à notre profit — aussi bien que pour le vôtre — ces miettes de votre temps précieux, il vous serait facile de vous acquitter au moins

des devoirs sociaux les plus impérieux, comme, par exemple, de faire une visite à ceux dont vous avez accepté l'hospitalité, ou aux personnes qui vous ont fait la faveur de vous inviter chez eux. Etrange nécessité que celle qui vous accorde juste le loisir de vous rendre à une invitation agréable, sans jamais vous laisser celui d'en prouver votre reconnaissance.

Mais une carte, si peu que cela soit, c'est encore quelque chose. Cela indique de la part du propriétaire un vague sentiment des convenances et une obscure conscience de ce que l'on doit.

Les nouveaux venus de la civilisation, les jeunes chevaliers d'aujourd'hui, se sont affranchis de cette dernière corvée. Un grand nombre d'entre eux ne font pas de visites et n'envoient pas de cartes.

Notez bien que je ne mentionne pas le second oubli dans l'intention de le leur reprocher, — au contraire. Impertinence pour impertinence, j'aime mieux la première, qui peut échapper à l'attention, tandis que l'autre vous apporte le témoignage d'une effronterie préméditée et réfléchie. Il vaudrait mieux pour la jeunesse s'abstenir des deux.

— Nous en sommes réduites, me disait une dame, à inviter dans nos soirées, des jeunes gens qui ne se sont montrés ni au jour de l'an, ni même à la suite d'invitations antérieures qu'ils n'avaient eu le temps que d'accepter. Car je suis de celles qui subissent encore ce vieux préjugé que le parti masculin est indispensable dans une fête mondaine.

— Je vous assure, me déclarait une autre, que tous ces pauvres garçons-là croient nous faire une faveur en venant dans nos maisons se conduire comme des palefreniers. Ah, vous verrez que dans quelques années, donner un bal sera l'équivalent d'ouvrir ses portes à une horde de sauvages.

— Comment, madame, les choses ne vont-elles pas assez mal comme cela ? Vous croyez que ça va empirer encore ?

— Je ne prévois pas de miracle qui puisse les changer.

Et de fait cela serait un peu commencé — s'il faut en croire un confrère — puisque dans certaine maison on a dévalisé l'office et emporté l'argenterie.

L'exploit, qui consiste à faire disparaître dans les

nombreuses poches dont s'entoure la prévoyance masculine, quelques douz ines de cigares en un instant, nous était connu ; mais cette main-basse sur le mobilier a une saveur de piraterie tout-à-fait inédite qui rappelle les fameux Frères Ténèbres de Paul Féval.

Si le chroniqueur fut bien renseigné sur le fait en question, convenons tout de suite que les frères Ténèbres, ou quelque gibier de pénitencier déguisé, se faulfilèrent cette fois parmi les convives.

La pudeur de notre jeunesse, en dehors de ce crime, a d'ailleurs de quoi rougir de reste.

Ce n'est pas moi qui ai la mission de lui faire un cours de Savoir-Vivre ; mais je consens pour cette fois à me faire l'écho des principaux reproches qu'on lui adresse.

Ces traités de Savoir-Vivre qu'on trouve dans la librairie (et que, par parenthèse, je conseille aux étudiants de piocher à l'égal du code de procédure) s'appliquent plutôt aux détails ; ils supposent une connaissance rudimentaire des convenances sur laquelle ils se fondent pour poser les lois particulières.

C'est cette base nécessaire qui manque au très grand nombre des jolis cavaliers de notre société. Et les exceptions à ce très grand nombre ne sont pas toujours, comme on le sait, ceux qui appartiennent à d'excellentes familles ni même les plus intelligents. Les *pains d'orge* se retrouvent à tous les degrés de l'échelle. Quelques-uns même semblent croire qu'un nom illustre les dispense de s'astreindre au joug de l'étiquette. C'est être naïf et doublement absurde en ce pays où un nom ne vaut que par le mérite de son propriétaire et par l'éclat qu'il sait lui donner. Les titres, les particules dont se prévalent encore dans le Vieux Monde tant de nobles imbéciles et de brillantes nullités ne sont rien sur cette terre démocratique où la célébrité ne se transmet pas.

Un jeune homme auquel une dame fait l'honneur de l'inviter chez elle doit bien se rendre compte qu'on lui fait une faveur. En se rendant à un bal ou à quelque fête que ce soit, il ne lui faut pas songer seulement à satisfaire ses goûts, ses préférences, en même temps que l'appétit d'un estomac robuste. Se disposer, au contraire, à faire plier son inclination aux exigences de la bienséance, recher-

cher les occasions d'être utile à ses hôtes et agréable à tous, c'est l'A. B. C. de cette civilité indispensable, qui, selon l'expression de La Rochefoucauld, "commence et forme les premiers nœuds de la société."

L'absence de ces conditions essentielles au caractère d'un gentilhomme, et l'égoïsme débridé qui les remplace, nous fournissent l'espèce de ces rustres qui, en entrant dans un salon, saluent froidement par acquit de conscience les maîtres de la maison, passent devant toute une rangée de dames assises, sans s'incliner, sans même songer à regarder s'il n'y a pas quelques-unes parmi elles, dont ils burent le vin et usèrent les tapis la veille — à qui, par conséquent, la simple courtoisie commande de présenter leurs respects. Ah bien oui, leurs respects ! Se douteraient-ils qu'une telle obligation existe qu'ils ne sauraient jamais s'en tirer. Les compliments usuels, les formules banales de politesse, que dans tout pays civilisé les hommes savent adresser aux femmes suivant leur âge ou condition, sont de l'hébreu pour nos jeunes mondains. Leur formule à eux ne varie pas. Aux femmes âgées comme aux jeunes ils ne manquent jamais de commencer par secouer la main, ce qui les dispense de courber l'échine. *Bonjour, madame !* Après cela leur vocabulaire est tari. Ignorant ce qu'il faut dire, ils se mettent alors à vous bombarder de questions pour ne pas rester coi : Qu'avez-vous fait l'été dernier ? Allez-vous au théâtre ? Étiez-vous chez M<sup>me</sup> X ? Et ils s'empêtrent, articulent d'un air à la fois distrait et embarrassé des *Certainement ! Oh non ! Oh oui !* et ne savent plus comment se dégager.

Ils n'ont pas dans un salon cette aisance, cette souplesse de bon aloi qui permet à un jeune garçon de s'incliner devant une dame, d'échanger avec elle quelques paroles aimables en restant debout, et de la quitter après quelques instants en la saluant de nouveau. Ils accostent avec gaucherie et démarrent difficilement.

Craignant l'effort d'une conversation pénible, ils s'y dérobent en feignant de ne pas voir celles à qui des égards sont dûs. Aussi faut-il voir quelques-uns de nos lions — chez qui la timidité même, cette grâce de la jeunesse, revêt une forme offensante, — traverser un salon, bousculant les personnes âgées ou les inconnues comme des meubles

encombrants, pour rejoindre une figure de connaissance. S'ils rencontrent une jeune fille aussi mal élevée qu'eux, ils iront avec elle prendre possession d'une pièce ou de quelqu'endroit un peu isolé pour s'y absorber dans un tête-à-tête prolongé, sans plus se soucier du reste de la compagnie que si elle n'existait pas.

Et ces êtres insociables quittent la maison de leurs hôtes, n'ayant seulement pas rempli le premier des devoirs d'un homme du monde. Pour ceux-là même dont ils ont usé de l'hospitalité sans vergogne, ils n'auront eu d'autres regards et d'autres attentions que ceux qu'on accorde à des maîtres d'hôtellerie vous logeant moyennant finance.

J'ai parlé des *devoirs d'un homme du monde*. La majeure partie de la jeunesse masculine d'aujourd'hui — d'après les autorisés dont je m'inpire — n'en a pas la moindre idée.

La formalité des présentations, par exemple, est une opération douloureuse, à laquelle elle ne se soumet qu'à la dernière extrémité. Egarée au milieu d'une compagnie qui ne lui est pas familière, elle préférera s'ennuyer et bâiller dans son coin toute une soirée que de se soumettre à l'épreuve. J'ai entendu des jeunes gens répéter : "Je désirerais beaucoup faire la connaissance de cette dame." "Je ne sais ce que je donnerais pour pouvoir causer avec Mademoiselle Une Telle."

— Mais il n'y a qu'une chose à faire, une chose bien simple : faites vous présenter.

Un secret orgueil les retient. Ils ont peur que cette dame, que cette jeune fille, croie que... qu'elle aille se figurer... je ne sais quoi, enfin. Et ils diffèrent, ils hésitent longtemps, espérant que le hasard leur fournira une occasion toute naturelle qui ne compromettra pas leur dignité...

Mais non ; voyons, mes jeunes amis ! vous empiétez là sur le domaine féminin. Cette fierté n'est pas votre fait. Dans une société civilisée, nulle femme du monde ne s'étonne d'une formalité simplement honnête du commerce mondain. En faisant quelques frais pour vos co-invitées il est entendu que vous vous rendez surtout agréable aux maîtres de la maison qui, nécessairement, comptent sur le concours de chacun pour l'amusement général et ne convient pas des gens du même monde pour qu'ils se regardent entre eux comme des chiens de faïence.

Les étrangers qui assistent à quelques-unes de nos réunions mondaines où les dames sont rangées le long du mur et les messieurs réunis en groupes sombres — dans l'antichambre ou au milieu du salon — se racontant à demi-voix, nez à nez, des choses peut-être intéressantes, mais qui leur donnent un air fort ennuyeux ; ces étrangers, s'ils ne viennent pas de chez les équimaux, doivent constater avec une certaine surprise des façons témoignant d'une grande ignorance du *Savoir-Vivre*.

Les personnes qui reçoivent peuvent beaucoup pour réconcilier sous leur toit les deux éléments divorcés. Ceux qui entendent bien leur rôle s'appliquent sans relâche à les remêler, afin de maintenir pour le plaisir des yeux, aussi bien que pour l'entrain des conversations, le contraste des habits noirs avec les fraîches toilettes des femmes.

Le plus grand obstacle à cette harmonie désirable c'est l'établissement d'une tabagie dans une chambre de la maison.

Ceux qui la maintiennent encore chez eux réfléchissent-ils que, pour être agréable à une partie de leurs invités, ils se montrent peu délicats pour l'autre ?

Car en vérité ces messieurs qui fument chez eux, dans la rue, en venant, en retournant, peuvent bien, "pour l'amour des dames," s'en abstenir pendant une heure ou deux. Et s'ils ne le peuvent vraiment pas, ma foi, pourquoi mettent-ils un habit et une cravate blanche pour venir satisfaire un besoin qui ne réclame pas d'aussi solennels préparatifs et auquel ils peuvent vaquer si commodément chez eux ?

Maintenant, ayant dit tout cela, et déploré avec vous, mesdames et messieurs, la rusticité de nos mœurs sociales, ainsi que la mauvaise éducation de notre jeunesse, je ne trouve qu'un mot à ajouter.

Quand je cherche le remède aux maux dont nous nous plaignons, je ne puis que vous répéter, croyant l'avoir découvert : *Accompagnez vos fils et vos filles dans le monde*. Dès le début vous pourrez réprimer l'impétuosité, corriger les fautes des premiers et montrer au moins aux seconds à ne pas tolérer la hardiesse des sauvages lancés seuls dans les salons avec l'inexpérience et l'appétit de la vingtième année.

*Marie Vieuxtemps.*

## Les Reformes Municipales

Le COIN DU FEU attire l'attention des pères de la cité sur un commerce apparemment inoffensif qui se pratique de plus en plus à l'angle des rues.

Les pauvres aveugles qui secouent leur timbale par ces temps de froid cruel s'étonnent peut-être de trouver le soir leur moisson moins abondante. C'est qu'ils ne connaissent pas leur concurrent : un tentateur sournois, démoralisateur automatique, grand escamoteur de sous qui, sous prétexte de gomme aromatique ou de pastilles de chocolat, dévalisent les enfants.

Tout le monde connaît cette machine doublement attirante par le jeu de son mécanisme avalant si curieusement les sous et la savoureuse marchandise, flattant l'instinct gourmand, qu'elle rend à sa naïve clientèle.

L'acte généreux qui faisait jeter toute sa fortune

dans la sèbile du mendiant devient pour le gamin de l'héroïsme en face de l'automate à gomme.

Cet engin, je vous l'affirme, est une connaissance dangereuse pour nos enfants. L'habitude de le pratiquer est bientôt prise par les écoliers qui le trouvent chaque jour sur leur chemin.

Cette habitude peut pousser au vol plus d'un petit glouton. Elle combat à coup sûr les notions d'économie que tout parent sage cherche à inculquer à ses enfants.

Au nom de la charité, pour la moralité de nos chers petits, nous supplions donc M. le Maire et les échevins, de supprimer par un règlement municipal les boîtes à gomme qui, comme le "Bloc enfariné" de la Fable, ne nous dit rien qui vaille.

Jacqueline.

## Les Conférences du Vendredi à Notre Dame

Les femmes de Montréal sont reconnaissantes à M. le curé de Notre Dame de la sollicitude généreuse qu'il montre à leur égard.

Quel bien ne résultera-t-il pas de ces instructions du vendredi faites expressément à leur intention par des orateurs joignant à l'éloquence le prestige de leur qualité d'étrangers et celui du beau, du vrai langage français, auquel non-seulement le goût féminin mais aussi, quoiqu'on en dise, la curiosité masculine sont si sensibles.

Le texte de la première conférence était : *Si vous saviez quel est le don de Dieu*. Il fournit à M. l'abbé de Montigny (chanoine de Bordeaux) l'occasion de rappeler aux femmes leur force, leur puissance dans la société et l'usage que le devoir commande de faire de leur pouvoir. Il se trouva que celles qui rêvent l'égalité des deux sexes, que les bacheliers, les *doctoresses* y lurent leur condamnation. Le prédicateur, partageant là-dessus l'avis de M. Jules Simon, les appelle des *Déclassés*.

Sans mettre en doute la foi vive qui, grâce à Dieu, règne universellement dans la population canadienne, l'orateur interroge la conscience des mères de familles : Ont-elles aussi *l'esprit de foi* qui inspire la conduite, qui est le principe de tous les actes d'une chrétienne ? La réponse à cette question n'est malheureusement pas à l'heure actuelle ce qu'elle aurait pu être il y a quelques années.

En effet, du temps de nos mères—qui sont encore là pour nous le rappeler—l'esprit religieux dominait dans les familles. Qui se serait aventuré d'aller au théâtre ou de parler de réjouissances, par exemple, pendant l'Avent ou le Carême aurait été montré au doigt. Le repos dominical était aussi scrupuleusement observé. Aujourd'hui les exceptions à cette loi stricte sont devenues si nombreuses qu'elles font la règle.

Et ceux qui se mettent en conformité avec l'esprit de l'Eglise, laquelle ordonne qu'on se recueille, qu'on se *mortifie*, et qu'on s'examine pour se repentir—à leur tour ont pris la place des très tares exceptions.

La vie de nos jours est plus libre, plus agitée, plus compliquée. Est-on avec tout cela beaucoup plus heureux ? Le point est fort contesté. Une chose certaine c'est qu'on n'est pas meilleur. Les mœurs simples et austères, l'esprit de soumission qui caractérisaient la génération précédente, mettaient dans les familles une paix, une cohésion inconnues aujourd'hui. Cette joie silencieuse et sereine qui est le fruit de l'ordre, la récompense du devoir ponctuellement accompli régnait partout en souveraine.

Qu'est-ce donc qui a pu nous changer ainsi ?

Marie.

## Conseils de la mère Grognon

Mes chères filles, quand vous aurez des enfants, gardez vous de l'inclination qu'on a à leur procurer toujours de nouvelles et incessantes jouissances.

C'est en ne résistant pas à cet instinct égoïste des parents cherchant dans la joie éphémère de leurs petits une satisfaction personnelle qu'on amollit les caractères, qu'on



rend les enfants exigeants, tyranniques et insatiables.

Avant d'accorder certains plaisirs, comme celui du théâtre, des soirées dansantes, etc., calculez bien l'effet que ces divertissements pourront produire sur leur jeune imagination. La négligence sur ce point est criminelle de la part d'une mère.

### Locutions Vicieuses

La première opération de la lessive que nos ménagères canadiennes appellent *échanger* le linge, s'exprime par *essanger*.

∞ Evitez de prononcer *allégiance*. *l'e* de la syllabe *gean* ne porte pas d'accent. Le son de cette syllabe est donc le même que dans le nom propre *Jean*. Beaucoup de personnes disent aussi *gèolier*, *gèole*. Ici encore *l'e* est muet. *Jôle*, *jôlier*, telle est la prononciation correcte.

A ce propos, relevons ici une erreur très commune parmi nous. Dans la lecture à haute voix la plupart des canadiennes ou canadiens français, quand ils rencontrent un nom étranger, ont l'habitude de le prononcer — quel qu'il soit, allemand,

italien, anglais, polonais ou russe — à la façon anglaise. J'ai même entendu articuler le nom bien français de *Nancy*: *Nann-cé*. Le plus sûr est d'imiter nos frères d'outre-mer qui francisent tout. Comme il est rare qu'on sache toutes les langues et qu'on puisse prononcer tous les noms appartenant à ces diverses langues avec l'accent qui leur convient, il vaut mieux leur appliquer les lois phoniques de notre propre idiome. Il est certainement moins ridicule pour une française parlant français de dire *Mongomri* que *Montegommeré* pour désigner le général anglais Montgomery, célèbre dans notre histoire.

### Le Cours d'Histoire et de Littérature de M<sup>lle</sup> Gallimard

Ah ! l'agréable et profitable distraction notre société féminine a trouvée là pour les semaines du Carême ! Aussi quelle affluence élégante et choisie ont attirée les séances données par M<sup>lle</sup> Gallimard (diplômée de l'Académie de Paris) dans son salon de la rue St. Hubert. Le sujet du premier entretien était M<sup>me</sup> de Sévigné.

Ce fut comme une concession de l'aimable professeur à notre partialité de femmes et aussi à la disposition de nos esprits encore un peu émus-tillés par l'agitation du défunt carnaval.

Dans son étude semillante d'esprit et de piquantes anecdotes sur le règne du grand Louis XIV et celui de la délicieuse marquise, la conférencière sut glisser cependant avec adresse d'utiles enseignements et des réflexions d'une haute moralité.

La mondaine exquise, quoique savante, la mère incomparable et la chrétienne éclairée qu'était en effet la petite fille de sainte Chantal en font un modèle rare que M<sup>lle</sup> Gallimard nous a fait voir sous toutes ses faces en le proposant à notre imitation.

# HYGIENE

## L'ORGANE.

Une jolie voix est une puissante séduction féminine. On aime aussi les belles voix masculines, pleines, sonores, qui n'ont subi aucune altération.

Nous devons donc veiller sur l'organe qui nous a été départi par la nature, afin de le conserver en bon état ou de l'améliorer. Une voix rude peut s'assouplir à force d'étude, de volonté, de travail. Une voix criarde peut baisser de ton, une voix brève peut s'adoucir.

Il faut parler d'une voix plutôt basse, mais distincte. Crier en parlant dénote des habitudes vulgaires, quelquefois l'esprit de domination : bien des gens couvrent la voix des autres dans la discussion, pour les empêcher d'émettre leur pensée, de faire une observation juste ou judicieuse. Pour garder à la voix un ton convenable, il est bon de ne jamais causer d'un bout à l'autre de l'appartement, du haut en bas d'une maison, comme cela arrive si souvent et sans nécessité. Pour se faire entendre, chacun est obligé de crier de son côté, de toutes ses forces, ce qui grossit, éraille la voix à la longue.

Il y a aussi des gens qui, entendant quelqu'un les interpeller et ne comprenant pas bien ce qu'on leur dit, n'accordent aucune marque d'attention, soit distraction, soit mépris de tout ce qui est autrui. Celui qui a parlé est, alors, obligé de recommencer en enfant beaucoup sa voix, et il en conserve parfois l'habitude, sans utilité. Ces choses-là se passent ordinairement en famille, où l'on manque si souvent à la politesse, aux égards qu'on se doit réciproquement, au foyer plus que partout ailleurs.

On s'efforcera de ne jamais crier, même sous l'empire de la colère, de l'indignation, de la douleur. Tel cri perd à jamais les cordes d'une voix harmonieuse.

Empêchons les enfants de crier dans leurs jeux. J'entends les cris stridents, affreux, qu'ils font si souvent entendre. Quand les tout petits crient en trépignant de colère, on leur jette quelques gouttes d'eau au visage et on s'éloigne un peu sans leur rien dire. Ils cessent alors leurs cris, qui

peuvent être dangereux, tant la petite existence est frêle.

Un médecin aurait trouvé le moyen de rendre toute voix beaucoup plus harmonieuse. Il réclame pour le peroxyde d'hydrogène le pouvoir d'améliorer la voix, en tant que timbre et force. Il prêche, en conséquence, son emploi aux ténors, barytons, prima dona, etc., et aux simples mortels désireux de posséder une voix d'or ou de cristal. Il se fonde sur ce que le peroxyde est un constituant de l'air et de la rosée en Italie, et qu'à sa présence est due la beauté, l'ampleur des organes transalpins. Ce docteur a inventé un composé chimique pour remplacer l'air d'Italie. Après inhalations, la voix des assistants était plus pleine, plus claire, plus riche, d'un son moëlleux.

### PETITES MALADIES DE LA GORGE.

Que de voix enrouées ou éraillées par suite d'excès ou de fatigues inutilement imposés à la voix ! Quelle disgrâce pour une femme, et même pour un homme, qu'une voix rauque, indistincte, désagréable à entendre ! Et le plus souvent on pourrait prévenir le mal, tout au moins y remédier.

Mais il est des enrouements qui proviennent de causes indépendantes de la volonté. Par exemple, celui qui est occasionné par la trop grande largeur du larynx. Il faut alors contracter celui-ci, pour l'empêcher d'émettre ces vilains sons rauques, qui désolent une oreille délicate. La limonade, l'orangeade, l'eau acidulée de verjus conviennent en boissons, dans ce cas où l'on doit toujours boire froid. On peut aussi se gargariser au moyen d'un mélange égal d'eau et de verjus.

Si l'enrouement résulte d'une bronchite ou d'une angine légère, on emploie le sirop d'herbe aux chantres (moutarde des haies, scientifiquement : *sasymbrium officinal*) pour se gargariser. Cette plante est, à la fois, tonique et pectorale.

Dans tous les cas d'enrouement, on se trouve bien de parler le moins possible ou très bas, de boire de l'eau d'orge perlé, de manger de la gelée de cassis.

Néron buvait de l'eau de poireau pour entretenir sa voix en bon état. L'oignon aurait la même influence sur notre organe. La pomme de reinette cuite au four dans sa pelure est très recommandée aux orateurs, et tout le monde sait qu'un grand nombre de chanteurs avalent ou sont censés avaler un jaune d'œuf cru, à jeun, chaque matin, pour éclaircir leur voix.

Le lait de beurre (ou petit lait) rafraîchit les voix fatiguées.

Le tabac, l'alcool, tous les stimulants violents, sont contraires à la voix. La nourriture échauffante, épicée, les condiments, sont repoussés par ceux qui tiennent à la souplesse de leur organe.

#### RECETTES POUR ECLAIRCIR LA VOIX.

Les Arabes ont un très agréable remède contre l'aphonie. Le malade est nourri exclusivement,

jusqu'à guérison, de pulpe d'abricot, cuite à la manière ordinaire, puis desséchée au grand soleil du Sahara.

Si une légère irritation de la gorge venait à enlever aux cordes de votre voix leur douceur et leur sonorité musicales, il faudrait vous gargariser avec de l'eau salée (sel de cuisine).

Il est très bon de respirer la vapeur du lait chaud, dans lequel on a fait bouillir des figues grasses, pour rendre le son de voix plus moëlleux. Les fumigations sont excellentes. On mêle ensemble un peu de succin et de myrrhe pulvérisés, on jette ces poudres sur une pelle rougie au feu, et on en aspire la fumée.

On recommande encore une infusion de véronique mâle avec un peu de sucre candi. Un verre à jeun.

## Savoir Vivre.

#### LE SERVICE.

Le service doit se faire sans bruit d'aucune sorte et avec beaucoup d'adresse. Qu'y a-t-il de plus désagréable pour les convives que le bris de la porcelaine ou des cristaux et la chute de l'argenterie, si ce n'est d'être inondé par une sauce ou par une crème? Quand on a des domestiques nouveaux, en l'habileté desquels on ne peut se confier les yeux fermés, il est bon de leur faire exécuter quelques répétitions du service avant le jour du dîner. Enfin, encore une fois, on prendra tant de précautions et de soins que tous les incidents désagréables ou grotesques ne pourront se produire.

On leur enseigne que la première dame servie est celle qui est assise à la droite du maître du ogis, la seconde, celle qui est placée à sa gauche, et ainsi de suite, en suivant l'ordre des places. Que le premier convive masculin servi est celui que est à la droite de la maîtresse de la maison, etc.

Qu'ils doivent d'une main présenter le plat à la gauche du convive et lui offrir la saucière de l'autre main. (Si on peut avoir deux domestiques ou serveurs, l'un offre le plat — assez bas pour que le

convive puisse se servir facilement — l'autre présente la saucière. De même à l'entremets, l'un passe la crème par exemple, l'autre les gâteaux avec lesquels elle se mange.)

Le domestique offre les vins en les nommant d'une voix basse mais distincte. Il doit accorder assez d'attention à tous les convives pour arriver au moindre signe que peut lui faire l'un d'eux, pour lui demander du pain ou toute autre chose.

Ce domestique porte des souliers fins pour faire le moins de bruit possible et des gants de coton blanc. Une femme de chambre a les mains nues.

Avons-nous dit que la salle à manger doit être très éclairée, même en été, — sauf à la campagne, toutefois, — et qu'alors, on ferme volets ou persiennes, pour faire croire à l'obscurité du dehors, ou plutôt pour que la lumière naturelle ne lutte pas, en l'atténuant, avec la lumière artificielle?

Dans la chaude saison, on entretient dans cette pièce une grande fraîcheur; en hiver, on la chauffe doucement, l'illumination et la chaleur des mets augmentant l'élévation de la température.

Pas d'ablutions à la fin du repas. Se rincer la bouche à table, mais c'est horrible et dégoûtant!

Encore moins utile de se laver les doigts qui n'ont touché que le pain, pendant tout le repas, ce qui ne constitue pas une souillure.

#### COMMENT ON MANGE.

Lorsqu'on a du monde à dîner (et en tous temps, du reste), que l'on fasse servir le potage d'avance ou qu'on le serve soi-même, ou — s'il y en a deux — que le domestique vienne demander à chaque convive lequel il préfère, il ne faut jamais remplir l'assiette à soupe ; les trois quarts d'une grande cuillerée à potage, telle est la mesure suffisante, et on peut encore la réduire.

On ne doit pas redemander de potage. L'usage, comme presque toujours, a ses raisons sérieuses d'exister. Une trop grande quantité absorbée de ce mets, presque liquide, chargerait l'estomac, le remplirait immédiatement et le rendrait incapable de recevoir d'autres aliments.

Il reste toujours un peu de potage au fond de l'assiette, par la raison qu'on ne peut incliner celle-ci pour recueillir jusqu'à la dernière goutte du potage, encore bien moins verser ce qu'elle peut encore contenir dans sa cuiller... comme font quelques personnes, pour ne rien perdre.

Il serait bon d'observer ces règles en famille, afin de ne jamais se laisser emporter, dans le monde, par ce qu'on appelle si justement la force de l'habitude.

Tous les fruits se pèlent et se mangent à l'aide du couteau et de la fourchette à dessert : le quartier de pomme, de pêche ou de poire, etc., est piqué avec la fourchette tenue de la main gauche, le couteau de la main droite. On enlève ainsi la pelure, l'intérieur du fruit, puis on découpe le quartier épluché, comme on fait d'un morceau de viande. Les tartes, les gâteaux, etc., se mangent de la même façon.

Il est inutile, je pense, de dire qu'on rompt son pain. Pourquoi ne pas le couper ? Parce que des particules de la croûte pourraient, sous l'effort du couteau, sauter dans les yeux des voisins, sur les épaules nues des voisines.

La prescription de briser la coquille des œufs n'est pas plus mystérieuse, à ce que je crois. On la met en pièces, afin qu'elle ne roule pas de droite

ou de gauche sur les habits des voisins, qu'elle pourrait tacher.

Puisqu'on ne touche rien, il va sans dire qu'on ne porte pas l'asperge à sa bouche, mais qu'on en tranche l'extrémité verte à l'aide du couteau et de la fourchette, que cette pointe est introduite dans la bouche avec le secours de la fourchette.

Est-il bien utile de dire qu'on ne déplie pas entièrement sa serviette ? On l'étend sur ses genoux dans sa lougueur, mais on la laisse pliée en trois. On ne l'attache jamais (cela découle de ce qui précède) à son corsage ou à sa boutonnière. A la fin du dîner, on dépose sa serviette auprès de son assiette sans la replier, mais aussi de façon à ne pas en former un monceau trop volumineux.

Je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de leur recommander de ne pas porter les os à leur bouche. On détache proprement et habilement la viande qui y adhère, et, s'il le faut, on abandonne les parties qui viendraient trop difficilement. On ne prend pas non plus son couteau par la lame pour trancher avec plus de force, en soutenant l'os d'une main. Le couteau n'est jamais saisi que par le manche, et, encore une fois, on ne touche absolument que le pain avec ses doigts.

On n'invite jamais personne à "prendre un verre," mais bien à "prendre un verre de vin, de bière ou de liqueur." On ne dit pas non plus : Voulez-vous manger *un* raisin, mais une grappe de raisin, ou, à la rigueur, *du* raisin. Il faut dire aussi : "*Du vin de Champagne, de Bordeaux ou de Bourgogne,*" et non *du champagne, du bordeaux ou du bourgogne.*

Comme il faut prendre garde de commettre des maladresses, dont les voisins pourraient souffrir, on ne parle pas pendant qu'on se sert.

Il y a des personnes qui savent qu'elles doivent rompre leur pain et non le couper, mais qui mordent à même ce pain où le brisent en morceaux trop gros ; cela est, pourtant, encore plus à éviter que de le couper.

Il est nécessaire d'avoir de petites pelles à sel posées en travers sur la salière ; les petits ustensiles nécessaires et divers dans les rapiers qui contiennent les hors-d'œuvre ; des fourchettes dans les plats que l'on passe ; des cuillers, quand il y a lieu, etc., car jamais on ne doit faire usage,

pour prendre quelque chose à table, du couteau personnel, encore bien moins de sa fourchette.

On ne porte jamais le couteau à sa bouche, il est donc indispensable d'avoir des couverts à dessert. Tous ces ustensiles peuvent être très simples ; mais on tâchera, si l'on reçoit, et même pour la vie de famille, quand on le pourra, d'être pourvu de toutes les choses nécessaires, pour manger selon les règles du savoir-vivre. Il vaut mieux se refuser certaines superfluités et acquérir le service de table complet. Rien n'a meilleur air que cette élégance.

Quand on mange des cerises ou tout autre fruit à noyau, qui ne se découpe pas, il ne faut pas cracher ses noyaux dans l'assiette, ni les recueillir avec la main pour les déposer dans l'assiette, mais approcher la cuiller à dessert de sa bouche, y déposer le noyau, — petite opération facile à faire avec les lèvres — et, de là, remettre le noyau dans l'assiette. Exercez-vous en famille, et vous exécuterez tous ces mouvements avec une aisance véritable et gracieuse.

Si l'on venait à laisser tomber son couteau ou sa fourchette, on redemanderait un autre couvert au domestique ; dans les maisons où l'on craindrait qu'il n'y eût pas de couverts de rechange, ou si les gens du logis changeaient eux-mêmes les assiettes des convives, on se bornerait à ramasser l'objet tombé et à l'essuyer à l'aide d'un peu de mie de pain, qu'on déposerait sur le bord de son assiette.

On ne boit jamais dans sa soucoupe. On dépose toujours aussi dans cette soucoupe la cuiller à thé ou à café ; si on la laissait dans la tasse, il arriverait des accidents et des bris de vaisselle.

Il y a des gens qui tournent le dos à leur voisin de droite pour parler plus aisément à leur voisin de gauche, ou *vice versa* ; rien n'est plus impoli pour le voisin négligé.

Il faut se tenir droit, face à la table, inclinant seulement son visage à droite ou à gauche. La raideur est à éviter, mais on ne doit pas se pencher sur son assiette.

Il n'est rien d'aussi sot que de refuser d'un plat qu'on vous offre, en expliquant "qu'il ne vous réussit pas." On remercie simplement sans rien ajouter. Les maîtres du logis ne doivent pas insister ; il est aisé à comprendre que, si un invité

ne veut pas manger d'un mets, c'est qu'il a pour cela des raisons qu'il est inutile de lui faire donner.

Si votre voisin de table est ennuyeux, prenez votre mal en patience, — un dîner est bientôt passé. Son manque d'agrément ne vous dispense nullement de politesse envers lui. Parlez-lui de choses à sa portée qui puissent l'intéresser, vous vous distrairez en même temps, et peut-être ferez-vous jaillir une étincelle de cet esprit engourdi.

Ajouterai-je une réflexion qui pourra paraître réaliste ? L'antique civilité, puérile et honnête, défendait de se moucher à table, dans sa serviette. La politesse moderne doit indiquer la façon de se moucher à table, dans son mouchoir.

Bien qu'on ne commette pas la maladresse d'aller dans le monde quand on est enrhumé du cerveau, il arrive qu'on éprouve le besoin de se moucher à table, comme dans la solitude. Mais comme il faut toujours éviter de gêner autrui, et qu'ici on pourrait exciter un mouvement de dégoût, on tirera son mouchoir de sa poche furtivement, et on s'en servira tout doucement et même sans bruit, de manière à n'éveiller chez le voisin aucune idée désagréable et naturaliste. Par la raison qu'on doit se garder d'attirer l'attention en cette circonstance, il ne faut pas se retourner pour se moucher, comme font les ignorants de la science mondaine, lesquels agissent ainsi en vertu d'une civilité puérile et villageoise, à la façon de ceux qui regardent l'ourlet de leur mouchoir, de crainte de se moucher à l'endroit. Ce sont les choses qui vous font immédiatement *coter* dans le monde, qui vous classent tout de suite dans l'esprit des gens chics.

Le même respect des autres et la même coquetterie bien entendu empêcheront les convives de sucer avec leurs dents, avec une intention trop évidente de les débarrasser des particules de nourriture qui pourraient y adhérer ; de passer la langue sur leurs lèvres ; de se poulêcher comme des chats gourmands.

En un mot, en présence d'un étranger, d'un ami, d'une femme bien aimée, d'un enfant, même, on veillera assez sur soi-même pour ne jamais étaler ses petites misères au grand jour.

## PHILIPPINES, TOASTS ET CHANSONS.

À moins que l'on ne soit entre intimes, il faut s'abstenir des *Philippines*. Ce jeu est du plus mauvais goût entre personnes qui ne se connaissent guère, puisqu'il résulte de ce jeu une familiarité à éviter et un présent qu'une femme ne peut accepter d'un étranger et qu'un homme doit refuser d'une femme.

On voulait faire renaître la vieille mode du choc des verres, en buvant à la santé les uns des autres, l'usage de trinquer aimé de nos aïeux. Ce n'est pas encore réadopté. On toasté comme en Angleterre; ou mieux, on porte la santé des gens, ce qui est une coutume française aussi. Le toast doit être simple et court, à moins qu'il ne s'agisse du monde officiel où nous n'avons pas à pénétrer et où les toasts sont le prétexte d'un discours.

Si l'amphitryon comptait au nombre de ses invités un convive d'un mérite reconnu ou d'un rang élevé, il porterait sa santé avant celle d'aucune autre personne; car, en général (et c'est très hospitalier), c'est l'hôte qui propose les toasts, l'initiative n'appartient aux invités que si l'on se trouve réuni pour fêter l'anniversaire de l'amphitryon, un succès qu'il a obtenu, un bonheur qui lui est survenu. La santé de la maîtresse de la maison n'est jamais oubliée non plus. Comme toutes les autres dames, auxquelles on porte des toasts, celle du logis se borne à s'incliner, et laisse son mari, ou son fils ou son père riposter en son nom.

Un convive ne se permettra pas de proposer la santé des amphitryons que s'il y est autorisé par l'âge ou une certaine position. En conséquence, c'est l'invité placé à droite de la maîtresse de la maison qui est investi de ce privilège, étant, pour une raison ou une autre, le personnage le plus important du moment. (Quant à l'hôte, si jeune qu'il soit, il peut toujours porter la santé de ses invités.)

Celui qui propose un toast se lève, en tenant son verre à la hauteur de son visage, et, s'inclinant vers celui dont il va porter la santé, il dit: "Je lève mon verre ou je bois (je préfère cette dernière formule plus simple et, par suite, plus jolie) à la santé de M. ou de M<sup>me</sup> X..." Les autres

convives se soulèvent de leur siège, et tous les verres s'approchant les uns des autres, on répète le nom proposé: "A M. X..." Les hommes vident leur verre, les femmes peuvent y mouiller seulement leurs lèvres.

L'hôte à la santé duquel on vient de boire riposte toujours. Il se lève également, et peut répondre ceci: "A mon tour, je bois à tous ceux qui ont bien voulu s'asseoir autour de ma table." Tout le monde vide son verre de nouveau.

A un mariage, on boit aux jeunes époux. Ils sont dispensés de répondre. Les deux pères remercient à leur place. "Je bois au bonheur de la charmante épousée et de l'heureux mari, à leur prospérité, etc."

A un baptême, on boit au nouveau-né (il est également dispensé de riposter, laissant ce soin et bien d'autres à son père): "Je bois à la longue vie, au bonheur, à la prospérité de l'enfant qui vient d'entrer en ce monde, et qui, dès à présent, peut nous compter pour ses amis. Je bois à ses heureux parents."

A un anniversaire de mariage: "Je bois à la continuation du bonheur de nos aimables hôtes, qu'ils célèbrent bien longtemps cet anniversaire heureux."

A des noces d'argent: "Je bois à ce long bonheur, souhaitant à nos hôtes des noces d'or et de diamant.

Pour un succès: "Je bois à l'avancement ou à la promotion que notre hôte a si bien méritée (ou à l'événement heureux, en le nommant), et dont nous nous réjouissons tous sincèrement."

A un dîner de crémaillère, l'hôte dit: "Je bois à la santé de tous ceux qui ont bien voulu se réunir autour de moi, et je souhaite qu'ils reviennent souvent dans ma nouvelle demeure."

En Angleterre, les toasts sont répétés à l'infini, aussi mènent-ils à l'ivresse. Chacun sait quel jeu de mots et quelle galanterie singulière a donné naissance, en ce pays, à l'usage dont nous nous occupons. Chez le Polonais, après une mazurka échevelée, il arrive qu'on porte la santé de sa danseuse en buvant du vin de Champagne versé dans sa bottine toute chaude. Le prince Gedroyc usa ainsi, en guise de verre, du soulier avec lequel Tagioni avait dansé un ballet en cinq actes.

Ce n'est plus la mode de chanter au dessert, on fait de la musique au salon, après le dîner, car quelle maison ne possède un piano, aujourd'hui ?

Pourtant, dans une maison où l'on s'occupe d'art, on a tenté une jolie résurrection pour les diners d'où l'extrême cérémonie est exclue. On a apporté, à chacun des invités, une assiette à des-

sert sur laquelle était imprimée, avec l'air noté, une de nos vieilles et charmantes chansons de France. Un convive chantait cette chanson dont tout le monde reprenait le refrain en chœur. Ce serait à encourager, à une époque où l'on exhume si volontiers les habitudes du passé.

## ICI ET LÀ

L'escrime est à la mode dans l'aristocratie américaine parmi les jeunes filles.

∞ Un sport moins hygiénique s'est, paraît-il, subrepticement introduit dans la haute société féminine américaine. La journaliste Amelia Barr le dénonce publiquement en ces termes :

“ L'ivrognerie de salon est un phénomène de la vie mondaine telle qu'entendue aujourd'hui. Elle provient des exigences, ou plutôt des exactions surhumaines du monde à l'égard de la femme : l'agitation fiévreuse, l'effort intellectuel des brillantes conversations, l'entrain, l'élan sans cesse aiguillonné de la grande jouissance et la nécessité pour chacune de se maintenir sans défaillance dans le tourbillon.

“ Le fait qu'une mondaine ne peut résister et se soutenir sans l'aide des stimulants n'est pas une excuse. Qu'elle change sa vie plutôt que de contracter une monstrueuse habitude. *Je ne puis m'en passer*, ou — *tout le monde le fait*, ne sont pas des raisons pour courir à sa ruine.

“ ... La femme, conclut-elle, est le sel du genre humain. Or, si le sel perd sa saveur, qu'advient-il ? La décomposition de la société.

“ Personnellement et socialement, l'homme peut boire avec une impunité plus grande que nous. Personnellement, il a une force de volonté supérieure à la nôtre. Socialement, son influence et l'exemple de son asservissement à la hideuse passion sont beaucoup moins importants.

“ Des hommes remarquables et même célèbres ont été des ivrognes invétérés ; mais je ne sache pas de femme illustre dont le nom ait été flétri par un aussi honteux stigmate dans les siècles passés.”

∞ Les citoyens de New York peuvent contempler dans leur ciel une étoile d'invention humaine. Cette

parvenue de l'éther fait une excellente figure à côté de ses sœurs célestes. Mais comme la divine Vénus doit regarder avec dédain, du haut du firmament, l'aventurière osant franchir le seuil de l'Olympe !

La projection d'un phare électrique placé sur la tour du *World's Building* a donné naissance à l'intruse. L'étoile américaine a sa raison d'être toute pratique. A sa surface on peut lire en lettres distinctes : NEW YORK WORLD, 2 cents. Enfoncée la main mystérieuse qui anciennement épouvanta si fort Balthazar.

∞ On sait qu'une vingtaine de femmes, au plus, portent le ruban rouge de la Légion d'honneur ; la plupart sont des religieuses dont l'Etat a voulu reconnaître l'héroïque abnégation, ou bien encore des ambulancières, des cantinières, ou simplement des fonctionnaires, comme M<sup>lle</sup> Dodu, décorées pour faits d'armes.

Dans la catégorie des “ services civils ” dans laquelle se range M<sup>me</sup> Kœchlin-Schwartz, nous ne voyons à citer, si nos souvenirs sont exacts, que M<sup>lle</sup> Rosa Bonheur, le peintre connu ; M<sup>me</sup> Furtado-Heine, la généreuse bienfaitrice ; M<sup>me</sup> Dieulafoy, l'intrépide voyageuse ; M<sup>me</sup> Marie Laurent, la dévouée fondatrice de l'Orphelinat des Arts ; et M<sup>me</sup> Malmanche, inspectrice des écoles.

∞ *Encore l'esprit pratique des Yankees.* Un nouveau projet de loi abolit la potence en usage dans l'Ohio, et prescrit que les condamnés à mort soient mis, par une commission composée de médecins et de savants, sous l'influence de narcotiques, pour les endormir et permettre de leur enlever sans douleur la boîte crânienne et une partie de la poitrine, de manière à pouvoir observer l'action du cerveau, du cœur et de tout autre organe.

∞ C'est l'opinion des meilleurs professeurs, des femmes compétentes et des bons médecins, dit une grande Revue, que la jeune fille qui apprend de bonne heure l'équitation, afin de devenir une excellente écuyère, deviendra la reine de la société. Pourquoi? Tout simplement parce qu'elle sera la plus robuste, la mieux développée, la plus *colorée*, la mieux renseignée des femmes de son cercle.

Elle causera avec autant de succès avec les hommes qu'avec les femmes — avantage aussi précieux que rare pour une "reine de la société."

∞ Donnez un pied à la femme, elle ne tardera pas à ... vous en donner des coups. Voilà ce que prétendront à l'avenir, c'est certain, les adversaires de l'émancipation politique de la femme. L'événement les y autorise. Des *mass-meetings* ont été organisées à Rochester, N.Y., dans l'intérêt d'un amendement qui efface le mot *masculin* de l'article de la constitution concernant le suffrage populaire.

Ne pas se contenter d'avoir acquis des droits égaux à celui du sexe fort, vouloir maintenant

l'exclure du privilège qu'il a si gracieusement partagé avec elles, c'est ingrat, peu généreux, et, en un mot, nullement féminin.

∞ *Le divorce en France.*—Le *Journal Officiel* a publié un rapport adressé au président de la République sur l'administration de la justice civile en 1890. On y constate la progression constante du nombre des divorces. En 1885 et en 1886, le chiffre des demandes variait entre 4,000 et 5,000 par an. Puis le cinquième mille est franchi sans arrêt. En 1887, en 1888, on oscille entre 6000 et 7,000. Le septième mille est dépassé en 1889, mais de peu, on arrive à 7,075. En 1890, nouvelle progression: le total est de 7,456. Il n'y a pas de raison pour que cette progression ne s'augmente encore. Quand on sait qu'on pourra se démarier à volonté, il est tout naturel qu'on contracte à la légère des engagements autrefois considérés comme éternels. Avec de telles lois le remède est pire que le mal; l'abus qu'on prétend corriger naît de cette prétendue correction même.

## La Nourriture des Enfants

Les enfants doivent avoir leurs repas servis à des heures régulières, *et ne pas manger dans l'intervalles*.

Si, pour quelque bonne raison, cependant, vous jug qu'ils ont besoin de quelque chose, donnez leur au moins un aliment léger: une compote, un fruit rôti, avec un morceau de pain brun ou quelque ce soit qui se digère facilement. Un verre de lait lentement absorbé avec un biscuit sec (cracker) sont excellents pour les bébés affamés.

Mais, avant tout, il faut enseigner aux enfants à manger lentement, à mastiquer leurs vivres et à ne pas précipiter dans leur estomac des masses de liquide. Un peu d'eau désaltère autant qu'une grande quantité d'eau.

Les plus grands soins sont de rigueur pour la préparation des repas de nos petits élèves. Les cuisinières ont un penchant à croire que tout est bon pour eux. Si l'on se fie entièrement à elles, la table de la *nursery* sera souvent servie de mets fort mal cuits dont ne se contenterait probablement pas le chien favori de la maison.

Il faut étudier et surveiller avec attention l'effet que produisent les divers aliments sur ceux dont on a le soin. Ce qui convient à l'un ne va pas toujours à l'autre. Si un enfant ne profite pas et que sa figure ne porte pas les couleurs de la santé, changez son régime; essayez d'une nourriture différente.

Les diners du soir, une cuisine trop riche en graisse ou fortement épicée sont meurtriers.

Pour les écoliers je recommanderais un déjeuner substantiel à huit heures moins un quart, un bon dîner le midi et un souper léger vers six heures. Qu'on ne dise pas que cet arrangement cause trop d'embarras à la ménagère. La peine qu'on prend à cet égard est pleinement récompensée par le résultat. Les précautions hygiéniques éloignent le médecin de la maison et vous sauvent bien des inquiétudes.

Donnez souvent aux petits du pain et du miel en automne et en hiver. Le miel est le plus sain des desserts pour les vieux et les jeunes. Mon expérience m'a prouvé que la farine d'avoine

n'est pas toujours, comme on le croit, la nourriture idéale pour l'enfance. Tout au contraire. L'avoine, outre qu'elle ne se digère pas facilement, est très échauffante pour le sang. Les farines de blé ou de blé d'Inde sont beaucoup plus avantageuses dans la plupart des cas. La fleur de blé d'Inde, le blé cassé et le riz sont les ingrédients les plus recommandables pour la nourriture du petit monde. Apprenez à votre cuisinière à apprêter parfaitement les mets où ils entrent, et faites en composer le déjeuner des enfants avec des œufs frais à la coque, des fruits en compote, du lait ou du chocolat comme breuvage.

Pour leur dîner, le bœuf et le mouton sont les meilleures viandes, avec de temps en temps de la volaille. De bonnes soupes, du poisson bouilli ou rôti, avec pommes de terre cuites au four, des tomates cuites, des salades vertes peu ou point vinaigrées, du céleri et des épinards. Comme desserts : Pommes rôties et crème fraîche, pudding au riz, custard, lait caillé, blanc-manger, quelques noix, les fruits de la saison, et, une fois la semaine, de la crème à la glace. Pour leur souper suivi de près par le dodo, donnez aux bébés une tartine de miel, une bouillie de farine de blé d'Inde avec du lait, ou du riz et du lait. Un régime aussi sain vous donnera des poupoth roses et gras.

Avec les matériaux que nous avons indiqués il

est facile de varier les menus, car les enfants, pas plus que leur aînés, n'aiment à manger tous les jours la même chose.

La gaieté et des conversations instructives ne sont pas des accessoires inutiles autour des tables enfantines. La mère ou la gouvernante feront bien de s'asseoir au milieu de la gentille compagnie, pour enseigner à ses charmants ignares le nom de chaque aliment en français et en anglais, et leur raconter sous forme de petites histoires simples d'où ces produits viennent et quels procédés ils subissent avant de paraître sur leur assiette. Les jetés en pâte d'Italie dans le consommé amusent et occupent les petits ingénus; rien ne les intéresse autant que la ménagerie en biscuits qu'on introduit au dessert.

Obtenez des enfants qu'ils se tiennent décemment à la table. Ils le feront parfois par esprit d'imitation.

La fillette qui tourne avec gravité sa cuiller dans son *bubusse* (un peu d'eau chaude, de lait et de sucre), et porte avec des petites manières précieuses sa tasse à ses lèvres, fait tout ce qu'elle peut pour avoir l'air de "maman" quand elle prend le thé au salon avec des amies,—n'en doutez pas.

*Le Docteur.*

## La Mode.

∞ Voici les deux modèles qui ont obtenu les prix donnés par le *New York Herald* pour le costume féminin le plus pratique.

Des réformatrices et réformatrices, animés d'un esprit de philanthropie, rêvent de voir cet uniforme définitivement adopté par les *femmes d'affaires*, dont le nombre augmente tous les jours, et auxquelles le temps manque pour exécuter toutes les fantaisies de la mode.

Nous sommes, depuis le commencement de la saison hivernale, entrée dans tant de détails sur tout de qui concerne les toilettes de ville, de visites et de théâtre, qu'il ne nous reste un peu de moisson à faire que dans les toilettes de maison et d'intérieur.

Pour la femme désœuvrée qui peut songer à toutes les fantaisies qui lui passent par la tête, il y a là un large champ où elle peut saisir à bras ouverts toutes les gerbes qui se présentent, et orner ses robes de broderies mates ou légères, de galons, de dentelles et de rubans à défier toutes les robes de Peau d'Ane.

Pour la femme sérieuse, la mère de famille ou la sœur aînée, devant s'occuper des soins à donner aux enfants et à la maison, la robe d'intérieur doit, au contraire, être toujours aussi simple que commode, et, pour l'hiver surtout, elle ne sera jamais d'étoffe légère et de nuances claires.

Elle aura, en général, à moins que l'on ne veuille utiliser une jupe un peu défraîchie avec un cor-



sage nouveau, elle aura, dis-je, la jupe et le corsage de même étoffe et de même nuance, et l'on évitera pour elle les dentelles et les rubans. Pour ornements, on choisira le velours ou les appliques de drap et les broderies en soutache.

Plutôt qu'un collet, qui donne un peu l'apparence de la toilette de ville, on pourra mettre sur son corsage un fichu croisé en velours, plus chaud et plus d'intérieur que le collet gaufré.

Cette garniture est nouvelle autant qu'elle est seyante et jeune, et préserve du froid lorsque l'on est obligée d'aller et de venir dans l'appartement ou dans la maison.

Cette combinaison, excellente lorsque] toute la robe est semblable, étoffe et nuance, est moins acceptable lorsque le corsage est différent de la jupe ; on met alors une grosse ruche bien montante autour du cou, et l'on se trouve ainsi préservée contre le froid.

Ces corsages, différents de la jupe, affectent le plus souvent la forme de blouse, à laquelle il nous sera bien difficile de renoncer, tant elle est comode et jolie.

Elle a surtout le très grand avantage d'aller à toutes les tailles, que l'on soit mince ou épaisse, grande ou petite.



Les empiècements de velours, sur lesquels on fronce ces corsages, leur donnent élégance et solidité. Quel que soit le genre de corsage, nous devons ajouter que les manches ne renoncent point à leur volume et à leur ampleur, si elles ont consenti à baisser un peu leur hauteur et à ne plus nous couper les oreilles.

\* Une fantaisie toute nouvelle à signaler est celle des boucles de ceinture et de tour de cou, portées derrière au lieu de se mettre devant, comme dans cet autrefois datant de quelques jours.

Pourquoi pas ? c'est tout aussi joli, et cela satisfait le besoin de nouveauté qui nous envahit tous.

Puisque je suis en train de parler de la toilette d'intérieur, il ne serait peut-être pas mal à propos de terminer cette causerie en donnant à mes lectrices quelques conseils pratiques et simples sur la façon d'arranger gentiment, et à peu de frais, son appartement.

D'abord, je dirai combien j'apprécie cette science d'arrangement du chez-soi, si charmante, si artistique, que tant de femmes pratiquent aujourd'hui, employant toute leur intelligence, toute leur adresse, pour arriver à faire de leur intérieur le nid délicieux qui retient la famille au foyer. J'avoue même que ce goût pour un intérieur coquet et con-

fortable prime à mes yeux celui de la toilette, et qu'une femme de mise modeste, vivant dans un appartement bien tenu, orné de gentils bibelots faits par elle, et donnant une grâce spéciale, toute personnelle, au petit salon meublé sans recherche, mais avec goût, me paraît cent fois plus charmante dans sa simplicité qu'une femme parée de soie et de dentelle, mais dont les meubles fanés, démodés, sont alignés le long des murs dans une morne uniformité. Rien dans ce salon ne dénote la femme aimable, occupée des siens, car, bien que cette pièce renferme souvent des meubles riches, le goût y fait défaut, et avec le goût ce je ne sais quoi d'attirant, de sympathique, qui prouve que la richesse seule ne suffit pas pour faire la vie intelligente et agréable, mais qu'il faut y joindre de l'esprit et du cœur, qualités maîtresses, qui font le bonheur de ceux qui nous entourent.

Point n'est besoin d'une grande aisance pour arranger l'intérieur confortable dont je vais entretenir mes lectrices, et les fortunes les plus modestes peuvent sans prétention y parvenir. On peut avoir des meubles simples, bien faits, recouverts d'étoffes aux nuances douces, agréables, et en rapport avec la position, l'âge et la femme qui doit habiter cet intérieur. Sur le plancher, on clouera un tapis modeste en moquette, ou, mieux encore, en feutre d'Avignon, que l'on choisira d'un ton rappelant la nuance du meuble. Aux murs des tentures, au lieu de papier, soit de la cretonne, de l'andrinople ou du matelassé de fil imitant la soie et d'un excessif bon marché.

Au lieu des portes qui gênent la circulation, on adoptera des portières en étoffe pareille à celle des rideaux, ou en tissu fantaisie de tous styles, qui donneront un cachet d'élégance à la pièce. Comme on le voit, c'est peu de chose que cette combinaison, et pourtant elle forme la base de tout intérieur commode à l'usage et agréable au regard.

Rien ne change l'aspect d'une pièce comme cette façon d'habiller les murs, tout y paraît plus gai, plus confortable, et le bien-être, cette chose permise et désirable quand on n'en fait pas le but exclusif de la vie, tient une grande place dans un intérieur soigné, dont le seul aspect est un repos, un délassement, et dans lequel on revient toujours avec plaisir.

Sur les meubles aussi des draperies, des étoffes. Le piano cache son bois sous une enveloppe élégante faite de peluche brodée, de soie ancienne ou d'un châle qui a fait les beaux jours d'une aïeule. Le tabouret de piano, de petites tables, gentiment habillés et parés, sont la preuve de l'adresse des jeunes femmes et des jeunes filles, et à la cheminée recouverte de panne, et encadrée d'un bandeau en tapisserie ancienne, on accroche des sacs en vieilles étoffes, ou l'on suspend un superbe écran également brodé par la maîtresse de maison.

N'oubliez pas non plus, chères lectrices, que le cadre ainsi paré ne sera pour les vôtres tout à fait séduisant que lorsque vous en serez vous-même le plus gracieux ornement. Quoi de plus attachant en effet qu'un bel oiseau en un joli nid ! Donc pas plus que votre maison, ne négligez votre personne ; soyez toujours pimpantes et fraîches, mises avec goût, quoique simples.

#### TOILETTE DE DINER POUR JEUNE FEMME.

Robe blanche en satin, garnie de mousseline de soie et de vieille dentelle blanche. Jupe cerclée d'un bouillonné à double tête, en mousseline, encadré d'un volant de dentelle posé à plat. Corsage à taille ronde, avec basque de dentelle rapportée à la taille. Le corsage se compose du dos et côtés de dos, décolleté en arrondi, côtés de devant et devant d'un seul morceau, avec pinces de poitrine et fermeture invisible sous le bras gauche. Le devant est décolleté en cœur sur une fausse chemise de mousseline rapportée sous l'échancrure froncée, et décolletée en arrondi sous une ruche de mousseline. Grand col de vieille dentelle décolleté comme le corsage et ouvert sur des draperies de mousseline blanche, qui se rapportent

de chaque côté sous le haut du devant, se croisent sur la poitrine et s'arrêtent de chaque côté au bas de la taille. Manche ballon terminée par un sabot de dentelle. Flot de ruban posé à droite sur le devant.



#### NOTE DE L'ADMINISTRATION.

Nous prions encore une fois nos abonnés retardataires de passer à notre bureau 63 rue St Gabriel, pour payer les \$2.00 maintenant dues de leur abonnement, ou de nous expédier ce montant par mandat poste. Nous tenons à régler tous les comptes de cette année avant d'en commencer une nouvelle. Nos abonnés de la campagne voudront bien mettre les \$2.00 dans l'enveloppe à notre adresse que nous leur envoyons et nous les expédier.

## Au Conseil National des Femmes

A la dernière réunion publique du *Conseil National des Femmes*, à l'organisation duquel s'intéresse si fort lady Aberdeen, la vice-présidente, M<sup>me</sup> Thibaudeau, a lu une excellente étude sur les institutions charitables, mais spécialement les hôpitaux catholiques de Montréal.

Le poste de présidente de l'Hôpital Notre Dame que M<sup>me</sup> Thibaudeau occupe si dignement donnait à sa parole une grande autorité.

Son travail a révélé à nos compatriotes anglais — dont la philanthropie, secondée par d'immenses richesses, a fondé des œuvres si imposantes depuis quelques années — la multitude de nos propres établissements de charité soutenus seuls par des contributions fortuites, par le dévouement de nos religieuses et le zèle désintéressé des femmes du monde qui, sous le nom de dames patronesses pourvoient à leur subsistance.

M<sup>me</sup> Thibaudeau, vu la majorité anglaise à laquelle elle s'adressait, a dû faire ce rapport en anglais. Malgré les difficultés qu'offre généralement à une française la rédaction de ses pensées dans une langue étrangère, le discours de la vice-présidente du *Conseil National des Femmes* est un joli morceau littéraire. De telles représentantes nous font honneur.

∞ Une intéressante évocation. A Paris au théâtre de la Bodinière on continue l'œuvre commencée l'année dernière, qui est de ressusciter les *chansons d'autrefois*. M<sup>me</sup> Amel, de la Comédie-Française, en effet, va donner cette année, avec M. Georges Boyer, une série de dix matinées-conférences, dans lesquelles conférencier et diseuse feront revivre toute la muse chansonnière du temps passé, depuis les rondels et ballades du quinzième siècle jusqu'aux refrains du commencement du dix-neuvième.

∞ A la Y. M. C. A. hall, l'Association Artistique réunit tous les quinze jours ses fervents dont le nombre s'augmente de tous les mondains amateurs que le Carême a rendus à une vie calme et à des habitudes raisonnables. Le programme du 6 février a été particulièrement séduisant, avec une sonate de Raff, une composition de Rubenstein interprétée par l'archet inspiré de M. Prume, accompagné au piano par M<sup>me</sup> Heinberg, et le

délicieux *Ave Maria* de Mascagni dans *Cavaleria Rusticana*. On donnera dans le concert du 13 mars la célèbre *Sonate à Kreutzer*.

∞ Le concert de Mlle Cartier a été remis au 14 de mars.

Le programme nous promet des primeurs. Tel savant compositeur canadien, qui a toujours refusé de publier ses œuvres, a, en faveur de l'élève distinguée, fait fléchir la règle de son humilité excessive. M<sup>lle</sup> Cartier nous jouera donc une *Valse-Caprice* de facture canadienne et absolument inédite.

M<sup>lle</sup> Cartier s'est assuré le concours de quelques-uns de nos meilleurs artistes, et le choix des morceaux figurant au programme ne saurait être plus heureux.

Espérons que la société canadienne-française manifesterà par sa présence son admiration pour la jeune virtuose montréalaise. On lui fait assez souvent (à notre société) le reproche d'être indifférente et apathique pour qu'elle songe à se corriger de ces défauts.

Les familles aisées et les amateurs compétents ont le devoir d'encourager nos artistes nationaux. Qu'on leur donne seulement les miettes de la sollicitude, de la bienveillance prodiguées aux acteurs nomades qui prélèvent chaque année des milliers et des milliers de piastres sur la somme que notre population sacrifie à l'amour de l'art; et qu'on ne dise plus, comme on l'a fait au sujet d'Albani, que nos artistes sont obligés d'aller demander à l'étranger des protecteurs et des appréciateurs de leur talent.

Le concert aura lieu à l'*Association Hall*, Carré Dominion. Le plan de la salle est chez M. M. Hardy, 1637 Notre Dame, et A. Featherstone, 2142 Ste. Catherine.

∞ Une des plus charmantes pièces du répertoire de la Comédie-Française, *Le Flibustier* de M. Jean Richepin, a été mise en musique par M. César Cui, un russe, qui est "ingénieur militaire, major général du génie, et professeur de fortifications dans les trois académies militaires de St. Petersburg." Tout cela ne l'empêche pas d'être un excellent compositeur. L'opéra de M. César Cui est le

premier ouvrage musical russe qui ait été joué sur une scène française.

∞ Au Théâtre français de cette ville, *Les deux*

*Orphelins* ont eu un succès de larmes. C'est faire l'éloge des interprètes du beau drame de d'Ennery.

*Météore.*

### Muscadin dans le Monde

Oserais-je par ce temps de pénitence prolonger, comme un écho profane, les derniers tintements de grelots du Carnaval passé?

Je ne devrais vous entretenir que du recueillement empreint sur la figure de nos jolies mondaines toutes converties aux choses sérieuses, occupées d'œuvres pies, s'empressant le dimanche, mais surtout le vendredi, autour de la chaire de Notre Dame pour entendre un savant chanoine venu de Bordeaux, qui a une profonde connaissance du cœur féminin. Le révérend abbé l'a prouvé en déclarant à son auditoire l'autre jour, qu'il n'avait pas l'intention de lui faire des compliments, attendu qu'on attire plutôt les femmes en leur disant de dures vérités qu'en les flattant.

Il serait en effet plus séant, vu les circonstances, de continuer ces propos édifiants, de dénoncer à l'admiration de tous, certaines élégantes qu'il y a quelques jours faisaient le principal ornement de nos salons, et que l'on m'assure avoir vues au petit matin se rendant sans ostentation, à quelque messe-basse. (Je suggère aux curieux ou aux sceptiques d'y aller eux-mêmes pour plus d'information.)

Mais il faut pourtant, puisque je viens aujourd'hui, belles lectrices, vous supplier de ne pas pousser trop loin votre zèle pour la mortification, et de diminuer, dans l'intérêt de votre santé, les coups de la *discipline* quotidienne, il faut que j'en profite pour vider mon sac aux notes.

La saison des plaisirs, qui cette année a été courte, peu tapageuse mais des plus agréables, s'est terminée par un beau bal chez M<sup>me</sup> Amos le lundi gras, et le lendemain par une soirée chez M<sup>me</sup> de Martigny qui a été une clôture brillante à la érie de ses mardis.

Un divertissement peu banal et en même temps conforme aux exigences de ce " saint temps " c'est celui qu'offrit M. Beaugrand à une compagnie choisie de gens mariés le dimanche 18 février dernier.

Il consistait dans la représentation de saynètes jouées par les trois charmantes enfants de M. Sauvalle et aussi par les meilleurs acteurs de l'Opéra français, dans des morceaux de chants et de musique supérieurement rendus par M. le professeur Wiillard et M. Haak, accompagnateur à l'Opéra.

Les premiers élèves de la classe de danse de M<sup>lle</sup> Vallée, au nombre desquelles se distinguait M<sup>lle</sup> Estelle Beaugrand, fille des aimables amphytrions, charmèrent la société par des pas savants et l'exécution d'une gracieuse gavotte. Il y eut un menuet dansé par une noble dame microscopique et un marquis poudré haut comme ma botte, qui fit les délices de l'auditoire.

Un souper servi *avant minuit* termina joyeusement cette fête charmante

∞ Quelques dames ont gardé leur jour, et continuent de recevoir *tranquillement* leurs amis un soir par semaine. On joue aux cartes, on tâche de ne pas trop médire, on rit, on cause, et, ma foi, on ne s'ennuie pas du tout.

Je ne suis pas bien sûr toutefois que cela soit absolument orthodoxe. Je m'en informerai auprès de mon cousin l'abbé. Je crois qu'il n'est pas mal de s'ennuyer un peu pendant le Carême. Comme le jeûne à l'égard du corps, l'ennui est hygiénique pour l'âme ; il repose des excès de joie, mène à la réflexion et à la pensée si salutaire de nos fins dernières.

C'est la grâce que vous souhaite votre dévoué-

*Muscadin.*

## CUISINE

### BAGATELLE AUX AMANDES.

Faites une crème jaune comme suit : Faites bouillir 1 pinte de lait avec un peu de canelle et muscade, battez 12 jaunes d'œufs avec un peu de crème douce. Quand le lait aura bouilli, retirez le, versez le sur les jaunes d'œufs, et faites prendre le tout sur un feu doux en tournant toujours sur le même côté.

Ajoutez du sucre au goût et un peu d'essence de Vanille. Laissez refroidir un peu. Prenez un gâteau et placez le dans le plat dans lequel vous devez le servir. Ebouillantez des amandes afin d'en enlever la pelure, divisez les en deux, puis piquez en le gâteau, arrosez d'un peu de vin blanc et versez la crème jaune sur ce gâteau. Si vous désirez avoir la crème moins épaisse, mettez moins de jaunes d'œufs.

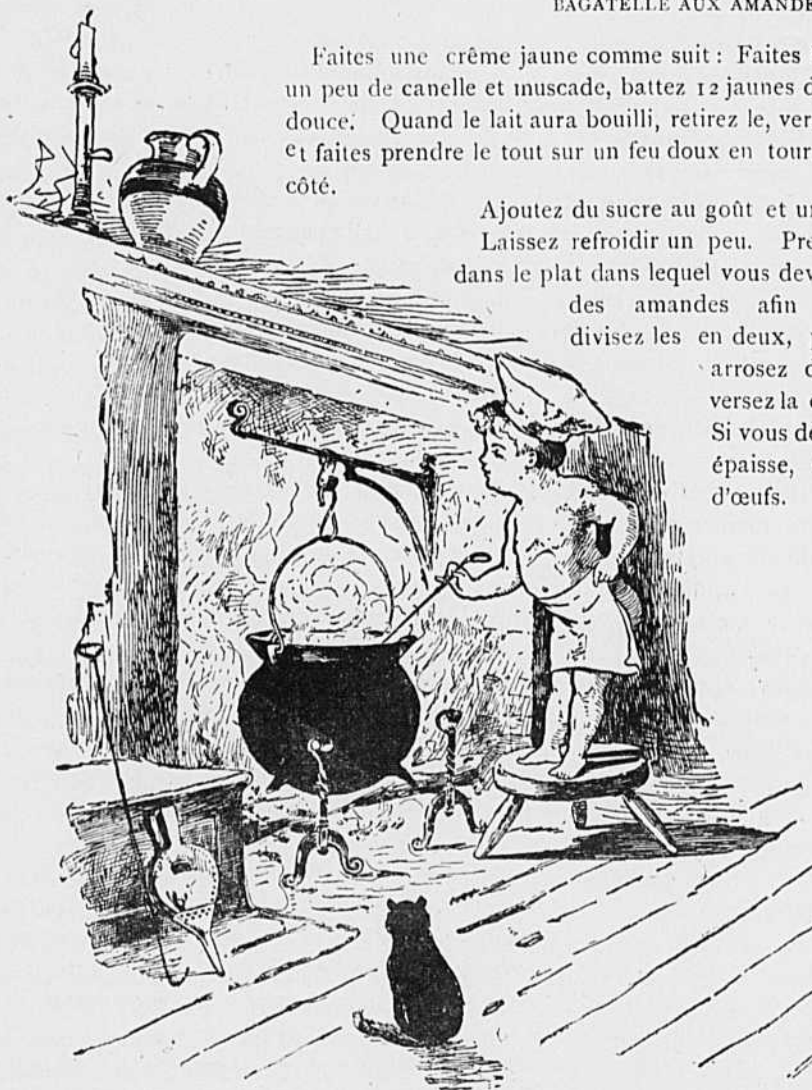
### CHOU-FLEUR AU GRATIN.

Faites bouillir le chou-fleur, placez le dans un plat pouvant aller au feu, arrosez le d'une sauce au beurre, poudrez de fromage, et placez dans le four pour faire prendre couleur.

### SIROP POUR LE RHUME.

Placez dans une bouteille de 3 demiards, 3 onces de glycerine et 1 demiard d'alcool, ainsi qu'un peu de jus de citron. Versez  $\frac{3}{4}$  d'une tasse à thé d'eau bouillante

sur une livre de sucre, laissez fondre le sucre sur le feu. Dès qu'il sera fondu laissez le bouillir quelques minutes seulement (car s'il bouille trop il deviendra dur en le mêlant à l'alcool). Laissez refroidir ce sirop, et quand il sera froid versez le dans la boucille qui contient l'alcool et la glycerine.



## Vieux-Saxe

### I

— Rue Haute, tout en haut, la dernière maison à droite ; vous frapperez deux fois ; mademoiselle est prévenue...

— Et je pourrai voir les vieux-Saxe ?

— Mademoiselle fera son possible ; le père et la mère ne sont pas commodes,—la mère surtout : une enragée ! Il suffit que le mari dise oui pour qu'elle dise non. Et les négociations ne sont pas faciles. Avant que mademoiselle ait parlé à l'un, porté la réponse à l'autre...

— Ils n'habitent donc pas ensemble ?

— Ensemble, si ; les chambres se touchent ; mais ils ne se sont pas adressé la parole depuis dix ans.

— Le motif ?

— On ne sait pas. Un excellent ménage : lui un parfait rond de cuir ; elle une bourgeoise modèle. Et ils ont passé l'âge de faire des bêtises : cent soixante ans à eux deux ! Ils radotent, voilà tout. Ça a commencé quand le monsieur a pris sa retraite. Le tête-à-tête sans doute ! Les manies ensuite. Pour faire quelque chose, il s'était mis *roucouleur*, éleveur de pigeons. Puis, ç'a été les poules ; il en a quatre ou cinq dans sa chambre ; elles y mangent, elles y pondent ; quand elles sont fatiguées, on dit qu'il couve à leur place. La dame, elle, est passionnée pour les toutous ; elle en aurait dix si on la laissait faire. Chaque fois qu'il faut en noyer un ou le vendre, c'est une scène. Et crier et pleurer ! Ah ! mademoiselle a du travail entre ces deux fous.

— Une bonne fille, mademoiselle ?

— Une bonne et sainte fille. Leur souffre-douleur à tous deux. Une bête. Si vous saviez... Sans elle, ils auraient déjà plaidé en séparation. Malheureusement elle n'a pas pu les empêcher de se ruiner. Ils sont sans pain. Mais soyez tranquille, le dernier morceau ne sera pas pour elle ; on se battra à qui l'aura, des poules ou des chiens.

### II

Je monte, je monte...

C'est au chevet de Sainte-Scarbe, dans le quartier noble, une rue en échelle, une cascade de balcons ventrus, de perrons à auvent, de portes à judas.

Tout en haut, à droite.

Je frappe. Le heurtoir a failli me rester aux doigts. Grêle, fêlé, le coup de marteau se prolonge dans du silence.

C'est mademoiselle qui ouvre : une bonne figure à bandeaux plats, des yeux fanés, un sourire pâle, et, sur les lèvres, sur la robe, la même trace d'usure, de fatigue.

Elle parla vite en bredouillant, avec un clignotement continu de paupières qui battent.

Elle s'excuse.

L'escalier est en mauvais état, la rampe flageole, la peinture des murs s'écaille. Tout est à réparer, et les ouvriers maintenant sont si chers !

Arrivés dans le salon-salle à manger, mademoiselle me quitte. Le temps d'avertir son père.

Je regarde.

Pas d'intimité ; des choses d'une pauvreté quelconque. Les chaises ont le siège étriqué, hostile ; la table stricte se refuse aux invitations, aux extras d'anniversaire. Et la misère déjà ancienne s'aggrave ; les chaises se dépaillent, les rideaux s'effilochent, les papiers se décollent.

Quelques bibes de splendeurs patrimoniales, une glace Louis XVI au cadre enrubanné, une paire de flambeaux en argent dissonnent à côté des ébenisteries de camelote, des chandeliers en faux bronze, où les doigts marquent en blanc sur le métal.

Au-dessus du buffet, les portraits du maître et de la maîtresse de maison se carrent, symétriques ; à l'huile, s'il vous plaît, et ressemblance garantie, excessive même, impitoyable. Le peintre en a donné pour l'argent ; tout y est, les verrues, les taches ; on compterait les cheveux. Et les costumes ! La haute cravate majestueuse, la redingote au col engoncé du fonctionnaire, et les attributs bourgeois de la madame, la Jeannette avec son ruban noir guillotinant le cou étique, les bracelets d'une orfèvrerie compliquée et creuse, les mitaines imitées fil à fil.

Les deux têtes se regardent en souriant, affectueuses, cordiales, ironiques, hélas ! puisque cette amitié n'existe plus qu'en peinture.

— Je te dis, moi, qu'elle veut pondre ! affirme

le vieux monsieur de l'autre côté de la cloison. Tant pis pour l'amateur ! il reviendra. Tu sais bien que, devant les étrangers, elle n'en finit pas, ça l'intimide !

Mademoiselle insiste.

La porte s'ouvre.

### III

L'original du portrait est là, défratché un peu, ratatiné dans une bergère garnie d'un utrecht lie de vin.

A mon entrée, il soulève et renforce aussitôt d'un mouvement grêle de poupée mécanique la calotte grecque à gland chauve plantée de travers sur son front.

Je m'avance.

Une poule favorite, perchée sur un bras de la bergère, détalée effrayée, va se poser sur un paravent Louis XV, et ce n'est pas la première fois, sans doute, car les feuillettes, décorés de rocailles délicates, portent tous la trace de nombreuses digestions. La poule a fui, mais le coq tient tête, il piaffe, la crête haute, le bec juste à la hauteur de mes mollets, tandis que du haut de son panier la pondeuse nous regarde, indifférente à tout, immobilisée dans son rêve.

Une mue d'osier, plusieurs mangeoires, tout un attirail d'élevage encombre la pièce, mêlé aux reliques d'un mobilier de famille estropié, hors d'usage.

Des croûtes de pain trempent dans une assiette de vieux-Chine ; un seau à rafraîchir armorié, plaqué d'argent, sert d'abreuvoir au bétail.

Si le marquis en vieux-Saxe, qui salue le coude en dehors, debout sur la cheminée, était de plus grande taille, peut-être, utilisé aussi, offrirait-il le grain aux volailles dans son tricorne.

Mademoiselle est confuse du désordre. L'hiver, les poules s'ennuient dans la cour : le froid les empêche de pondre.

— Tandis qu'ici, elles ne font que ça du matin au soir, développe le vieux monsieur.

Il parle encore, et la pondeuse, tout à coup réveillée, se met à chanter victoire.

Le coq triomphe à son tour, claironne l'heureux événement.

On ne s'entend plus.

— Trois œufs en deux jours ! glousse le vieux qui a mis la main dans le panier. Et il se rengorge, il se pète ; on dirait que c'est lui qui a pondu.

Mademoiselle intervient.

— Mais, père, tu oublies... Monsieur ne s'est pas dérangé pour nos poules.

Obligemment, elle me fait passer le marquis en porcelaine.

Je regarde, je palpe, je vérifie ; pas de doute ; la pièce est authentique. Ce jabot mousseux, cet habit puintanier, cet air fripon, c'est du Saxe le plus fin.

Quelques tares, hélas ! Le petit doigt manque à la main gauche, le tricorne est égoué un peu, et l'épée en verrouil a perdu sa poignée à la bataille.

Intéressant, tel quel, le marquis.

Reste à voir la marquise.

— Elle est à côté, chez ma mère, explique mademoiselle.

Et elle va la chercher.

### IV

J'attends en compagnie du vieux monsieur et de ses élèves.

Je n'effraie déjà plus ce petit monde ; je l'attire. Le coq a donné l'exemple ; à deux reprises, il essaie de se placer sur mon épaule. Trop aimable ! Les poules m'assiègent ; elles prennent des libertés avec mes pantalons, elles picorent mes chaussures.

Je me défends tant bien que mal.

Du bruit à côté fait diversion. Les poules s'inquiètent. On discute ferme derrière la porte ; on jappe. Une voix aigre, impérative, et une autre, veloutée, conciliante : la mère et la fille. Un chien, de temps en temps, donne son opinion.

Le vieux monsieur écoute, il se frotte les mains :

— J'en étais sûr qu'elle refuserait, grogne-t-il. Toujours la même, ma chère femme...

Et, se tournant vers moi :— Ah si vous la connaissiez ! quel monstre ! monsieur, quel monstre ! Vaniteuse, dépensière, égoïste ! Tout le jour au lit, sous prétexte de rhumatismes ; oreillers dessous, édredon dessus, occupée à dormir ou à lire des romans. Une paresse ! Incapable de se donner un point, de sucrer seulement son café. Et jamais contente avec ça. Ma fille se tue à la servir. Si ce

n'est pas elle qui fait le lit de sa mère, sa mère ne dort pas ; elle ne mangerait pas une bouchée si sa fille ne lui préparait pas sa cuisine. Des plats fins tout le temps, des crèmes, des gâteaux montés ! Elle ne se refuse rien. Et nous, pendant ce temps, nous nous serrons le ventre. Ah ! la vilaine !

Le vieux monsieur s'exalte ; et, tandis qu'il écorche sa femme sans pitié, il lisse affectueusement le collier de plumes frisées, ornement de Cocotte, sa poule favorite.

Et on sent toute son ame dans ce geste !

Mademoiselle rentre les mains vides. Et son père :

— Tu vois bien, elle ne veut pas ; que t'avais-je dit ? Un souvenir de famille, jamais ! Il me semble l'entendre. Ah ! la gredine !

— Père ; père ! gronde mademoiselle ; je vous en prie, nous ne sommes pas seuls...

— Et tant mieux ; qu'on m'entende ! Si je pouvais, je le chanterais sur les toits. Tant mieux ; il y a assez longtemps qu'elle me fait souffrir !

— Père ! supplie encore la vieille fille, ne l'accusez pas ; attendez...

— Oui, c'est ça, défends-la, prend son parti. Oh ! je sais bien, pardieu ! tu n'aimes que ta mère. Vous vous entendez toutes les deux pour me ruiner. Parce que je suis faible, parce que je suis malade. Mais laissez faire. Que je puisse seulement mettre un pied devant l'autre, et vous verrez !

Une quinte de toux a coupé l'élan du vieux monsieur. Il suffoque. De blafard qu'il était, il passe au rouge, puis au violet, puis au noir. C'est fini. Non, il souffle enfin, il respire.

Et sa fille lui fait la leçon.

— Se mettre dans un pareil état, et pour rien encore ! Si vous m'aviez laissée parler ! Ma mère consent. Si monsieur veut bien m'accompagner, nous allons chez elle voir le pendant.

## V

Autre odeur, autre musique. Je quitte un poulailler, j'entre dans un chenil. Havanais, levrette, king-charle, toute une meute a sauté sur l'intrus.

Gare aux mollets !

J'avance pied à pied, circonspect.

Du lit, un paquet de schalls salue, m'encourage de la main.

En regardant bien, je distingue une figure jaune, des yeux bridés, un nez chimérique et des boucles autour, des tire-bouchons mélancoliques comme des saules de cimetière.

Je m'incline ; la dame jappe ; non, c'est un chien — encore un ! — un griffon minuscule qui émerge des couvertures. Châtié par sa maîtresse, mais avec quelle indulgence, quels noms d'amitié, quels diminutifs tendres, Ki-Ki aboie de plus belle.

Ses camarades en bas lui répondent, le poil hérissé, les crocs au clair.

J'ai peine à arriver à la console.

La marquise en porcelaine est là, somptueuse et frivole, en belle jupe fleurie, le corsage indulgent, la bouche en cerise mûre ; pas intacte, hélas ; guillotinée dans un jour de malheur comme le furent quelques-unes de ses contemporaines, Du Barry, l'adorée, et Lamballe, l'adorable ! La coupure est encore visible, mal recollée, comme un collier triste sur la blancheur de la nuque.

Mademoiselle me raconte l'accident ; sa mère ajoute des commentaires. Elle remonte aux origines ; un bibelot de famille. La vieille dame est née de Trémon. — Oh ! oh ! — Les de Trémon sont alliés aux d'Esquirol. — Ah ! ah ! — La figurine vient du château d'Enrambade en Lauraguais. Et tant de belles choses disparues avec, hélas ! argenterie, linge, vaisselle ! La dame énumère. Arrivée au Limoges à filet doré, la voix lui manque, l'émotion la fait parler du nez. Dix-huit douzaines d'assiettes et tous les plats en double ! Elle se lamente. Tout ça perdu par la faute d'un imbecile. Elle ne le nomme pas ; je le devine. Un nigaud qui après quarante ans de service n'a pas su décrocher seulement une retraite de chef de bureau ! Elle a tout sacrifié, — jeunesse, beauté, fortune — tout ça, vraiment ? — Et maintenant il faut qu'on lui enlève la seule chose qui lui reste au monde, la plus précieuse : ses souvenirs.

La vieille dame pleure dans son oreiller ; ses mains se crispent ; elle va tomber en syncope.

Mademoiselle essaie de la calmer. Elle attrape le paquet.

— Oui, oui ; ton père et toi vous êtes d'accord pour me gruger ; on économise sur la pension de

retraite et on trafique mes meubles. Ne vous gênez pas, aillez ! disposez de mon vieux-Saxe, négociez mes bijoux, mettez mes dentelles en gage. Emportez tout, monsieur, emportez tout ! — Est-ce qu'elle me prendrait pour un déménageur ? — Qu'on me laisse mourir tranquille avec Ki-Ki et Friquet et Tata, les seuls êtres qui m'aiment, qui me comprennent.

Je n'emporte rien, je m'en vais.

Sur le palier, j'offre un prix à mademoiselle. Elle l'espérait plus gros. "On m'avait dit..." Elle n'achève pas. Un désappointement éteint ses yeux pâles, allonge en moue ses lèvres fléchissantes. Elle réfléchira. Tout à l'heure, chez Argance, l'antiquaire, elle me portera sa réponse.

## VI

Les yeux bronillés, le sourire décomfit, chétive dans ses vêtements pauvres, plus pauvres maintenant au grand jour de la rue, mademoiselle entre une heure après chez Argance.

C'est fini ; il n'y a plus à compter sur les vieux-Saxe. Un malheur est arrivé après mon départ. On n'a pas été d'accord sur le prix. Monsieur acceptait mon chiffre, madame non. Cinq cents francs ou rien, prétendait-elle. Lui alors a pris la mouche. Béquille au bras, sur une seule patte, il s'est traîné chez sa femme. Et là une scène ! A bout d'arguments, le vieux a essayé d'emporter le bibelot de force. Et tu tires et je tire. Tant et si

bien que la marquise a roulé à terre, s'est brisée en mille morceaux. Plus de pendant ; jusqu'au jugement dernier des vieux-Saxe et des Sèvres à la Reine — oh ! la mignonne trompette sonnante le réveil aux pâtes tendres et aux faïences en débris — le marquis, jarret tendu, la bouche en cœur, saluera une marquise absente.

Mademoiselle se lamente. Ce malheur peut-être en entrainera d'autres. La dame, en défendant son bien, s'est fait une coupure au doigt — excellente matière aux altercations, aux séparations futures. Pour le mari, c'est encore plus grave. La colère l'a congestionné. Il est bleu, en danger d'apoplexie.

Mademoiselle a hâte de rentrer.

Par précaution, elle rapporte un cornet de moutarde.

— Ah ! monsieur, dit-elle en me quittant, ce que c'est que de nous quand nous devenons vieux ! Pauvre père, pauvre mère ! Si vous les aviez connus, il y a vingt ans ! ils s'adoraient. Au fond, même maintenant je suis sûre qu'ils ne pourraient pas se passer l'un de l'autre. Cette brouille, c'est une occupation pour eux, un amusement ; rien de plus. Moi-même, à des jours, çame donne envie de rire. Ne me plaignez pas trop, allez ! Mes vieux, c'est comme des enfants que j'aurais — de tout petits enfants !

*Emile Pouillon.*

## Petit Cours de Mythologie.

### JUNON.

Junon était fille de Saturne et de Cybèle ; elle était sœur de Jupiter, de Neptune, de Pluton, de Cérès et de Vesta. Son père, dit-on, l'avait dévorée à sa naissance, comme ses autres enfants ; mais, à l'aide d'un breuvage mystérieux, elle fut rendue à la lumière. Sa mère, pour la soustraire à la voracité de Saturne, la cacha avec soin dans une ville d'Ionie ou du Péloponèse, à Samos ou à Argos ; car ces deux villes se disputent la gloire d'avoir nourri la reine des dieux, la maîtresse du ciel et de la terre. Ses premières années sont enveloppées de mystère et d'obscurité : tantôt on

lui donne pour nourrices les nymphes d'un fleuve qui coule auprès d'Argos, tantôt les jeunes filles de Samos ; d'autres récits la font élever par les Heures. Quand elle fut grande, ces bonnes nourrices l'enveloppèrent dans leurs ailes et la déposèrent dans l'Olympe à côté de ses frères. Jupiter l'épousa, et les noces furent célébrées avec une grande magnificence.

VULCAIN : Le premier enfant issu du mariage de Jupiter et de Junon fut Vulcain. Sa mère le trouva si laid et si difforme, qu'elle fut honteuse de lui avoir donné le jour ; elle le condamna à forger

les foudres de Jupiter dans les cavernes de la terre. Vulcain est le dieu du feu ; c'est le feu lui-même : cet élément se mêle tantôt avec Jupiter, ou l'air supérieur, tantôt avec Junon, ou l'atmosphère ; il participe de ces deux éléments : difforme quand il reste enveloppé dans les couches minérales de la terre ; céleste quand il se dégage de ces corps grossiers et s'élève en flammes étincelantes.

MINERVE : Le second enfant de Jupiter est Minerve ou l'intelligence, sortie du cerveau du maître des dieux. L'intelligence et l'harmonie président au mouvement de tous ces corps radieux qui roulent au-dessus de nos têtes au milieu de ce fluide représenté par Jupiter.

### Lettres d'une Marraine à sa Filleule.

(SUITE.)

Quant aux natures déraisonnables, il faut tout simplement leur apprendre à compter. Le mari devra dire à sa femme, sans détour et sans ambiguïté, le chiffre de la somme qui peut être consacrée aux besoins du ménage, et l'habituer à tenir note des dépenses les plus insignifiantes, c'est-à-dire même des centimes. Elle en relèvera le total chaque quinzaine ou chaque mois, et apprendra ainsi à maintenir l'équilibre du budget. S'il y a quelques représentations à lui faire sur une dépense de toilette un peu trop forte, il causera avec elle affectueusement, mais sérieusement, en lui représentant l'inconvénient qui résulterait de semblables excès, et surtout il ne la traitera pas comme un enfant auquel on passe des actions déraisonnables en faveur de sa grâce ; elle ne doit jamais être considérée comme un être irresponsable dont les actions sont soumises à une éternelle tutelle, et il importe à sa dignité, à la paix et à la prospérité du ménage qu'elle soit émancipée aussitôt que possible. N'est-il pas humiliant en effet pour une femme d'ignorer les affaires et les ressources de son mari, — ou bien encore de recevoir une somme fixe pour ses dépenses personnelles ? Cette dernière combinaison me semble la plus funeste de toutes ; elle crée une sorte de séparation et presque une sorte d'antagonisme dans les intérêts, en rendant la femme indifférente aux économies que sa bonne administration pourrait introduire dans les dépenses de la communauté. Toutes nos actions, les meilleures même, ont besoin — il faut bien le reconnaître — d'un stimulant ayant une origine un peu personnelle. Si la femme ne doit pas profiter des économies faites par elle, au moins pour obtenir la confiance et les éloges dus à son

habileté, elle ne prendra point d'intérêt à bien conduire son petit gouvernement, et sa prospérité s'en ressentira bientôt. On a vu des résultats déplorables surgir de cette mauvaise combinaison ; on a vu — je rougis de le dire — des femmes *faire danser l'anse du panier*, et tromper leurs maris en augmentant fictivement les dépenses du ménage, afin de pouvoir acheter une dentelle plus belle ou une robe plus chère. La faute en était au mari, qui, en donnant des *gages* à sa femme, l'avait assimilée à sa domesticité. Je connais un mari sensé qui, aussitôt après son mariage, a remis à sa femme la clef d'un bureau, en la prévenant que l'argent qui y était contenu devait suffire à leurs communes dépenses pour un mois entier. Cette mesure a eu les meilleurs résultats, car la jeune femme a immédiatement réglé ses dépenses sur les ressources qui étaient à sa disposition, en s'imposant la règle d'avoir chaque mois un petit excédant dû à ses économies, afin de parer aux frais imprévus.

La confiance, l'équité, l'affection sont les bases sur lesquelles on doit appuyer un ménage : cela, c'est le nécessaire ; — mais, en dehors de ce nécessaire, il y a ce que beaucoup de maris considèrent comme le superflu, et qui cependant est indispensable au bonheur d'une femme : je veux dire les égards, la politesse, les attentions que l'on déploie pour les étrangers les plus indifférents, et dont on s'affranchit bien souvent avec la personne qui doit le plus souffrir d'être traitée grossièrement, et de s'entendre adresser des expressions que le bon goût condamne. Ne vous récriez pas, mon filleul, ce n'est plus à vous que je parle, car ce n'est pas vous qui ferez jamais souffrir votre femme par l'incivilité de vos façons avec elle. — Mais

vous m'avez mise sur la voie des réflexions générales, tant pis pour vous... Vous subirez les méandres de mes souvenirs, qui se tiennent tous et qui me conduisent d'un caractère à un autre, quand j'étudie le musée que composent dans ma mémoire les femmes et les hommes que j'ai rencontrés dans mon existence.

J'ai connu des individus qui étaient élevés... mon Dieu, comme tout le monde... Ils se seraient fait scrupule d'employer une expression inconvenante devant des étrangers, et, dans un accès d'impatience, dans la plus légère discussion avec leur femme, ils se servaient de termes au moins équivalant à ceux qui voltigeaient et se jouaient agréablement sur le bec de Ver-Vert perverti par la mauvaise compagnie. Vous figurez-vous l'effroi, la consternation d'une jeune fille qui, élevée sous l'aile d'une mère attentive et prévoyante, n'a jamais eu l'oreille frappée d'une expression malséante, et qui entend retentir au sein de son ménage des termes empruntés au vocabulaire des forts de la halle? Sa considération pour son mari reçoit une atteinte si profonde que son affection s'en affaiblit. Ce mari traite la répugnance qu'inspirent à sa femme les épithètes trop énergiques, de délicatesse puérile; tant pis pour lui s'il détruit cette délicatesse, qui est une sauvegarde en même temps qu'un ornement, et qui ne peut diriger ses habitudes sans commander à ses sentiments.

Je sais bien que ces maris disent que la douceur et la politesse constituent une hypocrisie qui répugne à la noblesse et à la franchise de leur nature, et que d'ailleurs on n'a pas besoin de ces ménagements extérieurs quand on possède une âme richement approvisionnée de dévouements infinis et d'ardeurs inépuisables. Mais je leur demanderai d'abord pourquoi des façons douces et polies seraient inévitablement entachées d'hypocrisie? Je ne tiens pas seulement à la forme, et je prétends même que cette forme est et doit être la conséquence du fond sur lequel elle se modèle, quoi qu'on en dise. C'est justement pour cela que la grossièreté des manières m'inspire, comme à presque toutes les femmes, une répugnance invincible. Cette grossièreté est en effet la conséquence de la nature des sentiments que l'on éprouve, et ne peut s'en séparer. D'un autre côté,

je professe une incrédulité incurable à l'endroit de la faculté de dévouement de ces êtres qui infligent à leur entourage des tourments quotidiens, les discours blessants et grossiers, sous prétexte de franchise, et qui se réservent de prouver l'excellence de leur cœur le jour où ceux auxquels ils sont si dévoués tomberont à l'eau, ou bien risqueront d'être la proie des flammes. Il peut aisément arriver qu'une vie tout entière s'écoule sans que l'on coure de si gros dangers, et par conséquent sans que l'on soit à même de prouver ses aptitudes au dévouement, ce qui devient très commode pour ceux qui ne les possèdent qu'en paroles; de plus, il est impossible d'admettre que l'on soit parfaitement et complètement égoïste dans tous les petits rapports quotidiens de l'existence, tout en étant capable de sacrifices sérieux.

Plus il y aura de délicatesse dans les sentiments et les goûts d'une femme, plus elle sera froissée par tout ce qui serait opposé à cette délicatesse, qui existe à des degrés différents, mais qui existe dans tous les cœurs féminins. La vulgarité des façons, la grossièreté du langage, — les ressorts de la vanité, des prétentions puériles dont elle verra les rouages de près, abaisseront un mari aux yeux de sa femme; la négligence de sa tenue dans l'intérieur de son ménage, des vêtements malpropres ou disgracieux, une chevelure en désordre, lui feront autant de mal que de gros défauts. Cela est frivole sans doute; mais de quel droit blâmerait-on la frivolité chez les êtres qui sont les plus portés par la nature de leur organisation à voir leurs sentiments gouvernés par une sorte d'instinct artistique qui leur inspire de la répugnance pour tout ce qui est disgracieux? Ceux qui blâmeraient cet instinct sont-ils bien certains de n'avoir jamais fait preuve de *frivolité*? Je prétends d'ailleurs que tout a une origine sérieuse, fût-ce même les sentiments les plus frivoles en apparence. La négligence de soi-même, le laisser-aller, n'impliquent-ils pas une certaine indifférence et même une sorte de dédain pour le goût et l'opinion des personnes devant lesquelles cette négligence se produit? Comment une femme ne serait-elle pas froissée d'inspirer cette indifférence et ce dédain?

Enfin, mon filleul, tout en conseillant à votre femme de ne jamais entraver votre liberté, je vous

engage à ne pas abuser de cette liberté pour vous créer des habitudes auxquelles Hélène demeurerait étrangère ; je sais bien que vous n'y êtes guère disposé, et que du reste l'existence de Paris se prête peu aux distractions qui, ailleurs, ont pour résultat l'abandon du foyer. Les oisifs seuls ne sentent pas le prix et le charme des heures du repos et de récréation passées au milieu de la famille, et la vie parisienne est si active que les distractions que l'on va chercher hors de chez soi, dans les cafés et les cercles, sont considérées à Paris comme des habitudes fatigantes, coûteuses et dangereuses, en ce qu'elles rendent incapable de comprendre les jouissances calmes et élevées que l'on trouve dans son intérieur. Quand la journée a été utilement employée, on éprouve le besoin du repos, et chacun sait que rien n'est plus fatigant que de *s'amuser*.

Vous voyez qu'ainsi que j'en exprimais la crainte en commençant cette lettre, je viens de prêcher un converti. Je n'ai rien à vous conseiller, sinon de continuer comme vous avez commencé des occupations quotidiennes, sérieuses pour vous, afin d'être content de vous-même, et par conséquent des autres ; de la justice, de la bonté et de la politesse envers votre femme, afin qu'elle puisse toujours respecter et aimer votre caractère. En terminant, je vous engage à vous souvenir qu'un ménage ne peut être bon qu'en vertu de concessions mutuelles ; j'accepte volontiers, du reste, une lutte de générosité entre vous, et que chacun étudie les goûts et les besoins de l'autre, pour ne jamais les froisser, et les satisfaire dans ce qu'ils ont de légitime, autant que faire se pourra. Les mauvais ménages sont dus principalement à l'inobservance de ce système d'équilibre que vous appelez, je crois, *pondération*, c'est-à-dire respect mutuel de l'individualité, et par là, harmonie entre des forces opposées. Une association ne peut subsister et prospérer qu'à la condition de s'appuyer sur une certaine mise de fonds ; il faut dans un ménage une dose invariable de patience, d'affection et de dévouement ; ce que l'un met en moins, il faut que l'autre le mette en plus : alors adieu l'équilibre, adieu le bonheur, non-seulement pour celui qui est lésé, mais encore pour l'autre. D'ailleurs, si bien que l'on augure des femmes, il ne faut pas comp-

ter qu'elles puissent toujours avoir des vertus pour deux. Entendez-vous, mon filleul ?

— Ceci soit dit sans faire tort à Hélène.

## VII.

Eh bien ! chère Hélène, d'où vient cette désolation ? Un petit changement domestique vous abat à ce point ? Ah ! j'oubliais que pour les heureux le pli d'une feuille de rose est une grave affaire et peut causer une affliction sérieuse.

Marguerite vous quitte à la suite d'une discussion ; je le regrette pour vous, puisqu'elle était honnête et suffisamment habile, et je crains que vous n'éprouviez quelque difficulté à la remplacer. Mais, puisqu'il n'est plus possible de revenir sur cette décision, il faut en prendre votre parti et chercher à diminuer les inconvénients inhérents à ces petites révolutions domestiques. Vous y parviendrez en vous occupant avec patience et bonté d'enseigner à votre nouvelle domestique les habitudes qui règlent la marche de votre ménage. Seulement il faudra, si vous voulez éviter à l'avenir le gros chagrin que vous éprouvez aujourd'hui, ne pas vous départir d'une règle générale et éviter l'écueil sur lequel vous venez d'échouer. Car... il faut bien vous le dire, il ressort pour moi, de l'exposé des faits, que votre domestique n'avait pas tout à fait tort. Elle avait des qualités que vous reconnaissiez vous-même et que vos regrets établissent hautement ; mais elle était peu patiente... Eh bien ! il fallait être plus patiente qu'elle, et supporter ses défauts en faveur de ses qualités sérieuses.

Pensez-vous qu'on soit affranchi de tout ménagement envers un domestique ? Il nous doit ses services, puisque nous le payons ; — il ne nous doit pas ses vertus, et nous ne pouvons les obtenir qu'en retour de nos propres vertus, reconnues et appréciées par lui. Ce n'est pas seulement à un point de vue égoïste que je vous parle ; ce n'est pas uniquement au nom du bien-être de l'existence, troublé par des changements analogues à celui dont nous nous occupons, que je viens causer avec vous des meilleurs moyens d'être bien servi. La question dont il s'agit prend des proportions plus sérieuses à mes yeux.

*Em. Raymond.*

(*A suivre.*)

# LA PAGE DES ENFANTS

## L'HABITATION HUMAINE

*Maisons Japonaises.*



On construit *par terre* la toiture, et, ceci fait, on enfonce dans le sol de grosses poutres taillées carrément, et que l'on espace de deux mètres environ l'une de l'autre. Derrière cette première rangée, à une distance d'un mètre, on élève une seconde rangée de poutres, et l'espace resté entre ces deux rangées formera le balcon couvert qui s'étendra tout autour de l'habitation.

C'est sur ces rangées de pièces de charpente que l'on hisse le toit, et, la toiture mise en place, l'œuvre du charpentier est terminée.

Les menuisiers sont alors appelés, et pratiquent dans ces madriers des fentes dans lesquelles on va introduire ces châssis en bois légers sur lesquels sont tendues des feuilles de papier, châssis qui formeront les murs de clôture aussi bien que les murs de séparation de la maison japonaise.

Dans ce dernier cas, ces châssis formés de légères tringles de bois se posent sur des coulisseries mobiles. De cette façon on peut en quelques instants créer dans la maison absolument vide plusieurs appartements. Pas de croisées vitrées, pas de carreaux comme dans nos maisons. Les châssis tendus de papier laissent passer un peu de lumière, et si d'ailleurs le jour manque par trop, on enlève un châssis. Ces châssis tendus de papier ne sont pas aussi fragiles que l'on pourrait le croire. Le papier en usage au Japon est en général assez fort et surtout très résistant; il se déchire très difficilement, et c'est surtout l'humidité qui le détruit et oblige à le remplacer assez souvent.

Le sol et le plafond de la maison japonaise sont formés de planches recouvertes de paille et de papier; puis sur le sol on étend des nattes luisantes et dorées, qui remplacent les tapis, et la maison japonaise est non seulement construite, mais meublée.

L'absence de meubles, la nudité, tel est en effet l'aspect caractéristique de la maison japonaise;

néanmoins, le Japonais s'entend à merveille à mettre un peu d'élégance dans cette sobriété. Avec quelques paravents, quelques vases contenant des fleurs, parfois une petite table basse de bambou ou de bois laqué et un *kakémono*, c'est-à-dire une sorte de longue bande d'étoffe ou de papier, dont les extrémités sont fixées sur deux rouleaux de bois ou d'ivoire, et sur laquelle sont peints des sujets d'une exécution particulière, mais admirablement savante, le Japonais sait donner à sa demeure un aspect des plus artistiques et des plus séduisants.

Les portiques, auxquels on donne le nom de *Tori*, se composent, dans leur disposition la plus simple, de deux montants verticaux, légèrement inclinés l'un vers l'autre, et d'une simple ou d'une double traverse, dont les bords sont retroussés. Ces portiques en bois très simples sont généralement *laqués* et d'un beau rouge vif.

Dans les portes ou entrées, au contraire, les détails d'ornementation sont très abondants, mais ce qui domine par-dessus tout, c'est la perfection de l'exécution. Les toitures de ces portes sont garnies de motifs en terre cuite ou en bronze, d'un travail délicat, les poutres sont polies, ajustées comme de l'ébénisterie de luxe, et toutes ces poutres sont fixées par de grands clous en bronze, ciselés comme des bijoux.

Les Japonais excellent à choisir les meilleurs sites, et ils savent agencer à merveille dans des endroits enchanteurs, au milieu des accidents les plus variés et les mieux choisis de la nature, ces portiques à la silhouette élégante et monumentale, laqués de rouge, et se détachant si admirablement sur les masses de verdure.

L'Occident a longtemps dédaigné ou ignoré l'art japonais. Ce n'est guère que de notre temps qu'on s'est mis à admirer puis à copier les délicates merveilles de cet art minutieux et savant.

Il nous fait plaisir d'enregistrer le succès d'une maison canadienne, surtout quand c'est un succès artistique aussi bien qu'industriel. La maison L. E. N. Pratte, déjà avantageusement connue par la qualité des pianos qu'elle importe, a conçu le louable projet de fabriquer un piano d'artiste, ce qui nous manquait jusqu'à présent dans le pays, et les lettres encourageantes que nous publions plus loin prouvent jusqu'à quel point elle a réussi. Ce succès est sans précédent dans les annales de la fabrication des pianos en Amérique aussi bien qu'en Europe, et le pays a raison de s'en enorgueillir. Les trois noms qui suivent sont si bien connus dans le monde artiste qu'il est inutile d'ajouter un seul mot d'éloges.

MONTRÉAL, 28 Nov. 1893.

M. L. E. N. Pratte,

Montréal.

Cher Monsieur,

Les pianos droits de votre fabrique — si j'en juge par celui dont j'ai fait l'acquisition — réunissent toutes les qualités artistiques: timbre limpide, chantant et absolument pur de toutes résonnances harmoniques ou cavernesuses si fréquentes dans les basses des pianos droits; mécanisme facile et tellement élastique qu'il répond à l'attaque la plus énergique comme à la pression la plus délicate, permettant en un mot les nuances les plus diverses.

Recevez mes félicitations pour ce beau travail.

Votre etc.,

*R. Oct. Felletier.*

MONTRÉAL, 15 Dec. 1893.

M. L. E. N. Pratte,

Montréal.

Cher Monsieur,

C'est avec une vive satisfaction artistique et un véritable orgueil national que je viens vous féliciter sur le piano "Pratte" dont j'ai fait dernièrement l'acquisition.

Le soin que vous apportez à éviter les défauts que l'on remarque dans d'autres pianos par le choix d'un matériel supérieur et d'améliorations

judicieuses fait de votre piano l'instrument le plus satisfaisant et le plus parfait qu'on puisse désirer.

Veillez, avec mes félicitations, agréer l'expression de ma haute considération.

*G. Couture.*

MONTRÉAL, 17 Jan. 1894.

Mon cher Pratte,

Je me fais un devoir d'ami et d'artiste de vous féliciter sur le succès de vos splendides pianos. Celui dont j'ai fait l'acquisition est vraiment un petit bijou, aussi remarquable par la puissance, l'ampleur et la beauté du son que par les qualités de ses vibrations douces et veloutées.

Vos instruments méritent aussi une attention toute spéciale pour la perfection de leur mécanisme, toucher facile et absolument agréable sous les doigts.

C'est un vrai piano d'artiste, qui vous fait honneur à vous et au pays.

Veillez donc accepter les félicitations et les souhaits de succès de votre ami,

*Dominique Ducharme.*

## Une tasse de café obtenue en un instant



LE CAFE LYMAN est un délicieux breuvage. Pour les soirées, rien n'est plus désirable, il est à la fois excellent et économique. En un seul instant, on peut en faire en grande ou en petite quantité. Sa préparation, des plus simples, ne requiert pas l'emploi d'une cafetière. Pas de marc au fond de la tasse. Délicieux odoriférant. Mesdames, employez-le, et sauvez-vous des peines inutiles. Demandez-en un échantillon à votre épicier.